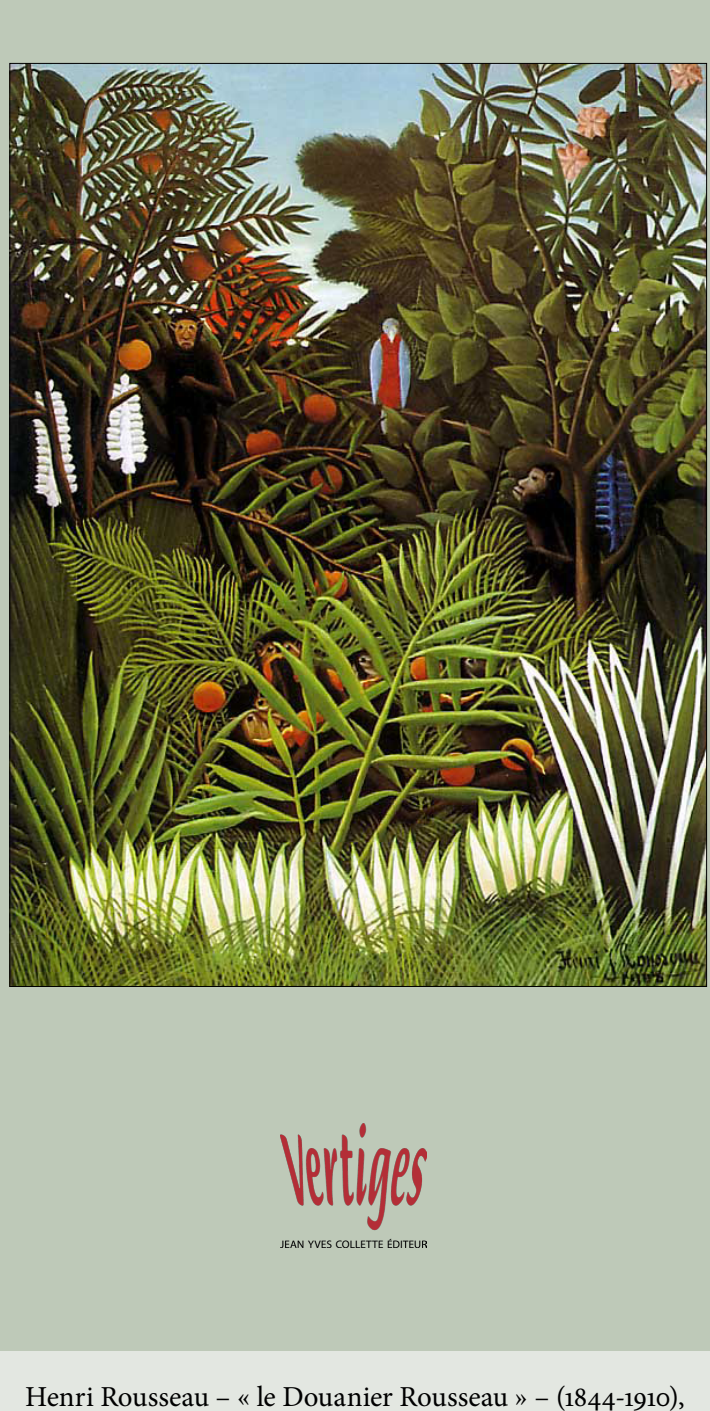
Jean Tétreau

Ma faune débridée



Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Henri Rousseau – « le Douanier Rousseau » – (1844-1910),
Paysage exotique (1908), collection particulière.

Jean Tétreau (1923-2012) est un écrivain,
philosophe, romancier et essayiste québécois.
Photo : Philippe Tétreau.

NOTE LIMINAIRE

LA VIE, chez l'homme, est peut-être le plus éphémère des phénomènes biologiques. Elle n'a pas trois millions d'années. Ce court laps de temps ne saurait nous assurer de sa pérennité. Forme d'énergie à la fois matérielle et spirituelle, la vie humaine est loin d'avoir dépassé le stade critique des mutations définitives. Les abeilles et les fourmis l'ont dépassé, elles : leur existence remonte à bien plus longtemps que la nôtre. Aussi, pour autant que nous puissions en juger, sommes-nous fondés à croire, malgré le nombre impressionnant de six milliards d'individus, que notre espèce est probablement sur le point de s'éteindre.

Plusieurs raisons justifient ce paradoxe, dont la moindre est le fait que plus l'évolution rend complexe un organisme, plus ce dernier « se fragilise », suivant l'expression empruntée à la psychiatrie. Et maintenant que la vie, ayant débouché après quelques milliards d'années sur la conscience, puis sur la pensée réflexive, s'est finalement « hominiennisée », nous commençons à comprendre que c'en est fait de notre avenir. Car la pensée, devenue au fil du temps un anticorps en rébellion contre les fonctions vitales et contre les siennes propres, les détruit rapidement au lieu de les protéger. La pensée ne se contente plus de réfléchir comme un miroir, en toute sérénité, l'ordre des choses : ce genre de représentation ne lui suffit plus ; elle veut changer la nature, modifier l'être humain pour le rendre non point parfait, peut-être, mais à tout le moins plus utile, et cette même pensée ne se satisfera pas de victoires partielles, locales ; elle cherche une transformation générale, une totale métamorphose de l'homme, qui pourtant ne pourra jamais, même s'il le voulait, devenir autre chose que lui-même.

Trêve de métaphysique et d'hypocrisie ; soyons modestes, simples et clairs ; en tout cas, efforçons-nous de l'être en commençant par reconnaître les faits. Nous savons fort bien, puisque nous y sommes pour beaucoup, que la nature est attaquée comme un fruit avarié. Nous savons que le ver est dans la pomme. Nous ne l'y avons peut-être pas mis nous-mêmes mais nous n'avons rien fait pour l'en éloigner. À force de solliciter la nature et l'esprit pour qu'ils accouchent, l'une de phénomènes nouveaux tels que les clones, l'autre de théories justificatives, nous sommes entrés de plain-pied dans le palais de la magie et de la sorcellerie intellectuelles, et bientôt nous ne pourrons plus arrêter la machine que nous aurons mise sur rails. Sans dévier de sa route, elle écrasera tout sur son passage.

Pour n'avoir exploré qu'une infime partie de l'Univers, l'homme s'en croit déjà le maître. N'est-il pas après tout, selon la formule de Claude Bernard, qu'un « inventeur de phénomènes » ? Et qu'est-ce qu'un phénomène sinon une apparence de réalité ?

Au total, l'homme est la plus décevante des créatures du règne animal. S'il n'encourt pas le mépris pour son immense bêtise, pour sa barbarie et sa pignoufferie, il mérite de la pitié, sans plus. C'est pourquoi de plus en plus de gens, ayant perdu toute confiance en lui, se détournent de lui au profit de ceux qu'un humble moine du XIII^e siècle chérissait tant, qu'il les appelait ses « frères ».

Au risque négligeable de passer pour des misanthropes, des pessimistes finis ou des malades, n'hésitons pas à soutenir en tous lieux que les animaux, puisqu'il s'agit d'eux, sont infiniment plus sympathiques que les humains. Cette comparaison nullement odieuse est, bien sûr, l'âme des brefs récits qu'on va lire.

J. T.

AVANT-PROPOS

DE BALZAC il faut absolument relire *Peines de cœur d'une chatte anglaise,* une des plus jolies choses que le grand romancier ait écrites. Cette charmante nouvelle nous a inspiré l'idée d'un petit bestiaire dont les pages suivantes constituent non pas, certes, la réalisation que nous eussions souhaitée, mais un coup d'essai dans l'ordre de la fantaisie.

Les personnes peu sensibles aux pulsations de la vie animale, celles à qui les animaux ne disent rien, sont généralement des êtres suffisants ou incomplets. « Mais ! vous écrierez-vous, les animaux ne parlent pas ! Comment voulez-vous donc qu'ils disent quelque chose ? » C'est exact. Ils ne parlent que dans les fables.

Sans eux, de toute façon, nous nous ennuierions à mourir. Bien des gens pourtant peuvent se passer de leur compagnie ; nous ne les comprenons pas. Cependant, celui qui n'aime pas les animaux, celui qui souvent les traite en êtres inférieurs, ignore que la seule différence entre l'animal et lui est cette chose infime que, présomptueux, il appelle intelligence et qui, somme toute, ne fait que lui tenir lieu d'instinct.

Imbus de leur importance au point d'établir une différence essentielle entre eux et les bêtes, trop d'hommes n'ont pas encore compris que pour la nature tous les êtres vivants, tous les êtres doués de mouvement *sui generis,* obéissent aux mêmes lois physiologiques et psychologiques. Dès qu'elle flaire une menace, la bête est sur la défensive ; ainsi fait l'homme en présence du danger d'où qu'il vienne.

Poursuivons donc notre étude, notre observation des animaux, continuons à recueillir sur eux le plus possible de renseignement utiles, empressons-nous de les aimer, de les choyer même, car leurs diverses espèces, presque toutes en voie de disparition, ne nous reviendront pas plus, une fois disparues, que les centaines de milliers d'autres ayant subi le même sort depuis l'avènement de l'homme. Les grands sauriens, qui sont disparus il y a soixante millions d'années, ne renaîtront pas : la nature ne se répète jamais.

La joie qu'un chien vous manifeste en vous reconnaissant après une longue absence, la fidélité, l'amitié dont il témoigne chaque jour à votre égard, ne sont pas des moments moins estimables que les plaisirs de la musique.

Quel original souhaiterait n'avoir que des humains pour amis ?

Le narrateur raconte ci-après ses principaux contacts, depuis son enfance, avec les bêtes domestiques ou sauvages.

RENCONTRES

La Chatte de ma grand-mère

ON L'APPELAIT Maboule. Je crus qu'elle devait son nom à sa taille un peu forte, la bête étant plus que gironde. Et, par conséquent, dans mon idée d'enfant, cet animal dodu, tout en rondeurs, ne pouvait se prénommer que ma Boule (en deux mots). Si j'avais connu le sens du mot arabe *maboul,* j'aurais peut-être compris tout de suite que la chatte tigrée de mère-grand, la mère de ma mère, était folle. Pas complètement toutefois, seulement demeurée.

Par exemple, elle avait un jour attrapé d'un coup de patte un passereau. Or, au lieu de le manger immédiatement, elle a voulu jouer avec lui comme avec une souris ; naturellement, l'oiseau s'envolé.

Une autre fois, dans la ruelle Labrecque, elle trouve une grosse sardine au fond de sa boîte en fer blanc ; elle arrive, avec beaucoup de peine, à l'en extraire, et cela juste comme un braque du voisinage montre sa truffe derrière la poubelle où elle a pêché son clupéidé. On pense, bien sûr, qu'à la vue du chien elle va monter, avec son butin, dans le poteau de la corde à linge qui se dresse à côté d'elle. Nenni. Elle préfère détaler en abandonnant sa sardine à celui qu'elle considère, parmi tous les cabots de la paroisse, comme un maître de la rapine.

Maboule finit en héroïne, un dimanche de janvier, dans l'incendie d'un hagard de la même ruelle. Elle y avait mis bas, trois jours plus tôt, et sa portée lui donnait du souci par sa vigueur, sa rage de vivre. Fière de ses cinq chatons, elle n'en était pas moins épuisée, presque au bord de la crise de nerfs.

Le feu se déclare vers midi. La pauvre chatte saisit alors avec ses dents les deux premiers de ses petits, les transporte au fond d'un garage désaffecté, loin du hangar qui brûle, et revient sauver les deux suivants, qu'elle dépose également dans le garage, à côté de leurs frères. Il reste un chaton environné de flammes, dont le duvet commence à roussir. Elle se précipite à nouveau dans la bâtisse incandescente, le retrouve malgré la fumée noire qui obscurcit tout à l'intérieur. Hélas ! le toit s'écroule à ce moment. C'en est fait de la chatte de ma grand-mère et de son petit dernier.

Le Chien des Sullivan

CHICOT était un lévrier d'une maigreur extrême. Son corps ressemblait au débris pointu d'une canine cassée dans la gencive. Il avait beau manger avec gloutonnerie, il avait toujours l'air de souffrir d'anorexie alors qu'en fait il était boulimique. Si vous vouliez vous en faire un ami à la vie, à la mort, vous n'aviez qu'à lui donner des reliefs de canard à l'orange.

Colombe, ma petite amie (nous avions huit ans), promenait Chicot le matin pour lui faire faire ses besoins ; le soir, monsieur Sullivan, père de Colombe, se chargeait de cette besogne.

Contrairement à la plupart des lévriers, Chicot ne méprisait rien ni personne ; il était le moins aristocrate des membres de sa famille. Seule exception à sa règle : un vagabond dont il ne pouvait supporter la vue. Or tous les jeudis, jours de congé, cette espèce de mendiant traversait au milieu de la matinée le carrefour voisin du domicile des Sullivan, s'adossait contre un arbre puis, armé de son canif, se taillait un peu de tabac à même une tablette n'ayant du chocolat que la couleur. Il portait ensuite le morceau à sa bouche, avant d'expectorer sur la chaussée une première fois. Juste au moment où il crachait, le lévrier fonçait sur lui, aboyait, bondissait en lui tournant autour ; mais le vieillard tenait le chien en respect avec sa canne. À la fin, Chicot, la mine basse, retournait auprès de sa jeune maîtresse, qui le grondait de sa conduite stupide.

Peu de temps après que j'eus fait la connaissance de Colombe, elle perdit sa poupée de cire aux yeux bleus, qui se fermaient en position couchée. Elle en était, bien sûr, inconsolable.

Lorsqu'elle m'apprit la chose, je lui fis remarquer que deux autres fillettes, dans le quartier, s'étaient plaintes elles aussi du vol de leurs jouets : dans un cas, on avait volé un kaléidoscope, et dans l'autre un petit tigre en peluche.

Nous décidons, sans plus attendre, de chercher Lisbeth, ainsi qu'on appelait la poupée aux yeux bleus.

Colombe et moi nous remontons et redescendons les rues et les ruelles voisines, jetant un coup d'œil dans les poubelles et sous les escaliers extérieurs. Soudain nous entendons derrière nous, sur le trottoir, gronder Chicot. Nous nous retournons : le chien nous apportait dans sa gueule la poupée de Colombe !

Celle-ci, ne se tenant plus de joie, la reprit aussitôt et se mit à embrasser le lévrier, dont la queue oscillait à la vitesse maximale d'un pendule de métronome. Curieux, je demande à la bête de nous indiquer l'endroit où elle avait trouvé Lisbeth. Prenant les devants, revenant sur ses pas, bondissant et aboyant, elle nous conduisit dans une arrière-cour au centre de laquelle étaient réunies plusieurs boîtes de carton vides ; une seule contenait divers objets, dont quatre poupées, un fauve en peluche, un kaléidoscope et d'autres jouets.

Sitôt informés, les parents Sullivan alertèrent la police, qui dépêcha un agent dans l'arrière-cour. Il se dissimula derrière une porte de cave entrouverte, de manière à n'attirer l'attention de personne. Le soir il retournait au poste de police et un collègue assurait la faction jusqu'à minuit. L'un et l'autre s'étaient dit : « La première personne à venir jusqu'à ce tas de boîtes a toutes les chances d'être notre voleur. »

Eh bien, cette première personne – le lecteur l'aura deviné – fut le vagabond du jeudi. Il fut interrogé, puis écroué sous une inculpation de vol et de recel. Les jouets furent, bien entendu, rendus à leurs propriétaires. Au bout de quelques semaines, le détenu fut relâché ; on le surveilla néanmoins, jusqu'au jour où la police le perdit de vue complètement. Au dire d'un inspecteur des wagons-lits, il était monté dans un train de marchandises à destination de Toronto.

Le Cheval du laitier

LE MINUSCULE TRIANGLE blanc classique sur le chanfrein et des crins jaunâtres aux fanons étaient les seules taches de couleur sur le corps de Jéricho, le cheval du laitier. Autrement dit, l'animal était tout noir.

Il portait par pure coquetterie – celle de son maître évidemment – des œillères dont la face externe était en métal argenté. Et ses sabots, par tous les temps, luisaient comme du cuir verni.

La chose toutefois la plus singulière à son sujet, c'était une canule enfoncée dans son cou, entre l'auge et le haut du poitrail, orifice par où respirait la bête. Observant le phénomène pour la première fois, je pensai, dans ma naïveté d'enfant, qui n'était pas si loin, après tout, de l'explication scientifique : « Sans doute avait-il toujours le nez bouché, et comme il doit absolument respirer pour rester en vie, le vétérinaire l'a opéré de façon qu'il tire son air par ce trou dans l'encolure. »

La voiture à laquelle était attelé Jéricho, sorte de break d'un jaune soutenu, roulait sur des roues à pneus en caoutchouc dont le moyeu était blanc et les rayons rouges. Ce véhicule, qui pouvait contenir trente caisses de bouteilles de lait, était d'une irréprochable propreté : ses angles, ses arêtes brillaient sous le soleil ou sous la pluie comme si le tout avait été frotté chaque matin à la brosse à reluire. C'est qu'à l'époque où sévissait la tuberculose, on ne badinait pas avec l'hygiène.

J'étais d'un naturel introverti, donc plutôt timide. Pourtant, j'osai demander au laitier la permission de faire un « petit tour » assis à ses côtés, sur son coffre avant. Il venait de s'arrêter devant le domicile familial pour déposer, sur le perron, cinq pintes de lait et une chopine de crème. Notre famille ayant sept membres, y compris la bonne, nous comptions parmi ses bons clients.

Il me demanda :

— Ta mère sait-elle que tu es dans la rue à cette heure-ci ?

Il était six heures et demie.

— Elle s'en doute, lui répondis-je ; je sors matin tous les jours de congé.

— Bon, fit-il, monte t'asseoir sur le coffre sans toucher aux guides.

Je le remercie et m'installe donc au sommet de la voiture pendant qu'il dépose les bouteilles sur notre perron. Puis il revient aussitôt prendre sa place habituelle derrière le bacul, s'empare des guides, claque de la langue et nous voilà partis à l'aventure.

Jéricho n'avait pas fait trente pas que nous voyons venir à nous, marchant à la fois sur les trottoirs et la chaussée, une foule imposante d'ouvriers en chômage, comme l'indiquaient les pancartes que des dizaines d'entre eux brandissaient, où nous pouvions lire : On veut du travail.

— Arrié ! Arrié donc ! cria pour lors le laitier à son cheval. Mon obligeant compagnon voulait d'abord reculer et faire ensuite demi-tour pour éviter d'être submergé par le flot des manifestants qui s'en allaient nous ne savions où. Sa manœuvre réussit presque. Nous crûmes en effet, à un moment donné, avoir échappé à la marée humaine, et nous nous engagions dans une autre direction lorsque, de nouveau, nous voici face à une affluence de chômeurs qui descendaient la rue que nous venions de prendre.

Mon laitier tira sur le mors, la voiture stoppa net ; il descendit sur la chaussée, saisit la bride de Jéricho et fonça dans un sombre passage donnant accès à une cour.

— Descends, me dit-il ; ce que je fis sans me faire prier, ravi que j'étais d'assister à de tels événements.

Il alla tourner dans la cour avec son véhicule et rentra dans le passage de manière à pouvoir en sortir sans difficulté.

Tenant toujours Jéricho par la bride, il m'empoigna la main et me dit :

— Ne t'éloigne pas de moi. Nous allons tenter de nous esquiver par la grand-rue, qui n'est pas encore occupée par la masse.

Et, suivis de notre cheval tirant notre voiture et sa charge de lait, nous retournâmes à petits pas sur la chaussée toujours noire de monde.

Quelqu'un, dans cette multitude, nous avait aperçus comme nous sortions de la cour. C'était une femme haillonneuse, accompagnée d'un marmot vêtu tout simplement d'une couche, grise de saleté. Les femmes étaient rares dans cette assemblée dominée par des cris de revendication et qui devenait houleuse comme la mer sous le vent.

Elle s'approcha de mon ami, éleva l'enfant et dit :

— Vous n'auriez pas un peu de lait pour lui ?

Je sentis aussitôt un malaise chez l'employé de la laiterie, qui gardait le silence, ne sachant que faire. À la fin, elle déposa son marmot par terre et s'éloigna lentement avec lui, après avoir deux fois tourné la tête vers nous.

— Va, va vite lui porter une pinte, me dit l'employé.

Je monte sur la voiture, où j'avise une caisse pleine de bouteilles ; j'en choisis une et me hâte, au travers des gens massés sur le trottoir, de porter cette aumône à la pauvresse. Elle avait repris dans ses bras son fils en larmes.

Elle me remercie avec effusion et ajoute :

— Dis à ton patron que je ne l'oublierai pas dans mes prières.

— C'est pas mon patron, c'est le laitier.

Lorsque je retournai auprès de lui, trois hommes et une femme l'entouraient et, du regard, imploraient sa générosité. Le cheval, impatient, fatigué de cette promiscuité, commençait à piaffer et son maître avait de plus en plus de mal à calmer ses foucades.

— Servez-vous, dit enfin le laitier s'adressant aux trois hommes et à la femme, qui retirèrent d'une caisse chacun une bouteille et s'en allèrent sans remercier, sauf la femme qui, les yeux tournés vers son bienfaiteur, baisa le bout des doigts réunis de sa main restée libre.

Dans cette presse qui ne cessait de prendre de l'épaisseur, une éclaircie pourtant se dessina. Il se produisit en effet un dégagement et cela nous permit d'avancer vers la grand-rue, qui semblait toujours la meilleure déviation dans les circonstances. Cette fois, nous parcourûmes une bonne vingtaine de mètres avant d'être arrêtés par une vague qui déferlait justement dans notre seule voie de salut : la grand-rue. Jéricho piaffait et renâclait de plus belle. Mon grand ami dut descendre de son perchoir pour le calmer.

Pendant ce temps, la nouvelle sur la distribution de lait gratuite s'était vite répandue autour de nous. Si bien que notre voiture fut bientôt assiégée par une quinzaine de manifestants qui, sans autorisation aucune, emportèrent le reste de la charge de lait quotidienne.

Après que les rues se furent vidées de leur trop-plein d'habitants, que les esprits se furent apaisés, comment le maître de Jéricho expliqua-t-il à ses supérieurs son déficit ? Je ne m'en souviens pas. En revanche, ce que je me rappelle très bien, c'est la correction que mon père me donna ce jour-là pour être disparu pendant des heures, au désespoir de ma mère, sans donner signe de vie.

La Pension Legault

À L'ASPECT des figurines en terre cuite, en faïence ou en cristal, disposées au-dessus de la cheminée chez mes grands parents, je rêvais, comme bien des gosses, d'être un jour la tête dirigeante d'une ménagerie non point de porcelaine, mais de chair, d'os, de sang et de muscles ; en un mot, je me voyais propriétaire, à brève échéance, d'une collection d'animaux vivants, Or, à l'âge de douze ans, je crus, durant trois semaines, mon rêve enfin réalisé.

Mes grands parents, qui m'aimaient bien, semble-t-il, mais qui surtout aimaient bien que ma mère, une fois l'an, prît un peu de repos, loin des enfants, m'emmenèrent à la campagne, près de Sainte-Geneviève, au début de l'été. Il s'y trouvait, au milieu des champs, assez près de la route longeant la rivière puis le lac, une pension de famille très convenable. Un ménage encore jeune, monsieur et madame Legault, cultivateurs, dirigeait cette petite entreprise tout en vaquant aux travaux de la ferme avec l'aide d'un personnel nombreux. Monsieur Legault avait hérité de son père une exploitation agricole qui comprenait plusieurs hectares.

J'allai de surprises en découvertes dès le premier jour. À peine mon grand-père, ma grand-mère et moi avions-nous franchi le seuil de sa maison, et notre hôte, monsieur Legault, nous avait-il souhaité la bienvenue, que je vois venir, courant à notre rencontre, deux chiens des plus sympathiques, un berger allemand et un fox-terrier. Ils tenaient absolument, eût-on dit, mais ce n'était pour sûr qu'un réflexe, à flairer les étrangers que nous étions à leurs yeux. Le berger aboya discrètement.

— Ta niche, Bamboche ! fit le maître. Le nom du chien, tout du long, était Bambochard. De son coté, le fox-terrier me sautait sur les cuisses pour m'engager à jouer avec lui.

— Niche, Gamin !

Les chiens semblaient vraiment n'obéir ni au doigt ni à l'œil, puisqu'ils continuaient l'un à donner de la voix, l'autre à sautiller autour de moi.

— Hé ! Fichez-nous la paix ! de crier monsieur Legault en les menaçant de son poing. Cette fois ils se sauvèrent et disparurent en une seconde. Et alors que mes grands parents et notre hôte mettaient au point certains détails concernant, par exemple, l'heure des repas ou le louage des embarcations, je m'avançai jusqu'au pied de l'escalier conduisant aux chambres à coucher. Sur la marche la plus éloignée de moi, tout au haut, dans le coin le plus sombre, je vis briller, non loin l'une de l'autre, deux paires d'yeux d'un vert magnifique.

— Les beaux chats ! m'exclamai-je ; en vérité, je les voyais mal dans la pénombre. Je me hissai quelque peu, afin non seulement de les admirer mais aussi de les caresser. Mes yeux s'habituant vite à la demi-obscurité des lieux, je distinguai bientôt, couchés chacun sur sa marche, une chatte d'Espagne et un autre félidé *vulgaris cattus* de couleur blonde. La chatte ne bougea point à ma vue ; son camarade, lui, s'éclipsa dès qu'il me jugea trop près de lui. Je devais apprendre le même jour que ce blondinet était en fait une chatte nommée Coquine. Quant à la chatte d'Espagne, elle s'appelait Milady. Je constatai qu'elle se laissait peloter sans réticence. Elle était douce ; et aussi un peu paresseuse en raison d'une légère obésité.

Mon grand-père bavardait toujours avec monsieur Legault ; ma grand-mère, elle, rangeait ses vêtements dans une penderie voisine de sa chambre.

Je me retrouvai donc seul. Alors je descendis dans la cour. Gamin, le fox-terrier, m'y rejoignit.

L'animal, tout à la joie de s'être découvert un compagnon, m'entraîna vers un gros bâtiment mi-parti de brique jaune pâle et de bois créosoté.

Une brise suave, à ce moment, se leva, transportant une odeur de foin frais fauché. Le temps n'était ni trop froid ni trop chaud, il était comme l'aime notre peau, bien que déjà l'on sentît monter, avec la subtilité d'une résine odoriférante, le réchauffement de l'atmosphère. La fin de juin et le début de juillet sont souvent dans notre pays, sous ces latitudes, les moments les plus agréables de l'année.

Je suivais toujours Gamin, qui me conduisit jusqu'à la porte, grand ouverte, de l'imposante construction bicolore. J'entrai et ne fus pas long à m'apercevoir qu'il s'agissait de l'écurie. En effet, je subodorais depuis un moment les senteurs puissantes du crottin et de l'urine, qui avaient brusquement remplacé l'odeur douceâtre du foin coupé. Là encore, mes yeux durent s'adapter à la plus ou moins grande obscurité de l'endroit. Le spectacle de quatre chevaux dans leurs stalles me frappa surtout par la différence de leurs tailles. Deux étaient des chevaux de labour et deux des chevaux de trait. Les quatre étaient beaux. Aussi, comme fasciné par leur beauté, les regardais-je broyer, avec leur solide mandibule et un bruit de ronflement continu, l'avoine de leur mangeoire.

— On vient juste de les nourrir, dit une voix enfantine derrière moi.

Je me retournai. Le contre-jour m'empêcha pendant un court instant de bien voir les traits de la petite personne qui venait de parler. C'était une brunette aux cheveux frisés, aux yeux d'améthyste, beaucoup plus jolie que la plupart des filles que je connaissais. Elle marchait maintenant dans la rigole, entre l'arrière des stalles et un mur auquel pendait un assortiment d'instrument aratoires.

Henri Rousseau – « le Douanier Rousseau » – (1844-1910),
Paysage avec laitières (1906),
Musée d'art McNay, San Antonio, États-Unis.

Je me nommai. À son tour, elle me dit son nom : Louison Legault.

— Quel âge as-tu ? lui demandai-je.

— Dix ans. Et toi ?

— Treize.

— Mes frères en ont douze et treize.

Je me vieillissais de plusieurs mois. Les garçons ont cette tendance en présence de l'autre sexe.

— Ils sont pas là tes frères ?

— Non, ils sont chez ma tante Amanda, à Saint-Sulpice.

Louison se reprit à marcher vers le fond de l'écurie, mais s'arrêta presque tout de suite, derrière un des gros chevaux. Je la suivais de près, attentif à tout ce qu'elle faisait.

— Celui-là, me dit-elle, et elle donnait de sa main menue, mignonne, une tape sur la croupe volumineuse, celui-là c'est mon préféré. Pas vrai, Jerry ?

Le cheval poursuivait sa mastication consciencieuse ; il tourna lentement la tête dans notre direction.

— Non, dit la fillette, aujourd'hui j'en ai pas. Demain je t'en apporterai ; oui, mon beau, demain tu auras du sucre.

Elle sortit de l'écurie ; je lui emboîtai le pas.

— Où est-ce qu'on va ? demandai-je.

— C'est une surprise, t'as jamais vu ça, j'suis sûre. Mais attends-moi ici deux minutes, je dois faire une commission pour maman.

Et elle disparut.

Je rentrai dans l'écurie et m'approchai de Jerry. C'était en effet une bête formidable, tout en nerfs et en muscles ; et, malgré l'énormité de sa taille, ce gros cheval était bien proportionné. Il me faisait un peu peur ; je ne lui en flattai pas moins la croupe et le flanc, longuement. Enfin, je me mis à rêver de le monter un jour.

Louison m'appela.

Je sortis tout de suite dans la cour.

— Qu'est-ce que tu veux me montrer, m'enquis-je.

— Tu vas voir.

Nous allions nous engager sur une pente au sommet de laquelle se dressait une autre construction, la soue. Nous croisâmes alors un gaillard d'une vingtaine d'années, qui tenait une fourche sur son épaule comme on tient un fusil. Il avait, bien que nous ne fussions qu'au début de la saison, la peau du visage et des avant-bras tannée. Ses cheveux noirs étaient coupés en brosse. Il m'avait l'air très fort. Cette force physique m'impressionnait beaucoup : j'étais à l'âge où la virilité, estime-t-on, est la première qualité d'un homme.

— Bonjour, Louison, fit l'ouvrier agricole quand il fut à notre hauteur.

— Regarde, Paul-Marcel – elle me désignait du doigt – c'est notre nouveau pensionnaire, il vient de Montréal.

Sans s'arrêter, l'homme nous sourit et nous salua de sa main libre.

Nous marchions maintenant vers un enclos attenant à un abri couvert de chaume. Près de la clôture, très haute, faite de planches passées au lait de chaux, une grosse pierre appuyée contre un piquet servait en quelque sorte d'escabeau. J'y monte à la suite de mon petit guide de campagne. Et, les deux pieds enfin sur cette pierre, que vois-je dans l'enclos ? Un spectacle vraiment nouveau pour moi. Louison semble s'amuser de mon étonnement. Couchée sur le flanc, une truie d'au moins quatre-vingt-dix kilos allaite douze cochonnets qui lui triturent les mamelles dans un silence relatif. De fait, on entend de temps à autre le cri d'angoisse d'un porcelet coincé entre le dos de sa mère et la paroi de bois. Je suis à la fois reconnaissant à Louison de me faire découvrir ces choses de la vie et un peu jaloux de son expérience. Que puis-je lui apprendre, moi, qu'elle ne sache ? – lui montrer, moi, qu'elle n'ait vu ?

Après avoir durant cinq bonnes minutes observé cette truie et ses petits, ma curiosité satisfaite je descends de mon observatoire et demande à Louison ce que nous pourrions bien faire encore.

Elle m'apprend qu'au bout de la terre appartenant aux Legault, au-delà des champs de maïs et d'avoine, il y a un bois, et dans ce bois une grande table autour de laquelle les ouvriers s'installent pour le repas de midi à la saison des foins, puis à la seconde moisson d'été, et enfin aux récoltes de l'automne. Elle me propose donc, pour le lendemain, d'aller y faire un pique-nique.

— Je veux bien, lui dis-je, mais est-ce que mon grand-père voudra ?

— On n'a pas besoin de sa permission, me répond-elle.

Elle m'explique qu'elle est allée plusieurs fois avec ses frères pique-niquer dans ce lieu si agréable.

— Aujourd'hui, ajoute-t-elle, il est trop tard, nous passons à table dans un quart d'heure. Mais demain matin, s'il fait beau, nous irons.

La famille de notre hôte déjeunait à la cuisine, tandis que nous, les pensionnaires, on nous servait dans la salle à manger. Ainsi Louison et moi serions-nous séparés aux heures de bouffe.

Il me restait à visiter le poulailler, le clapier, l'étable et la grange. Ma compagne me conduirait dans chacun de ces endroits, me promit-elle, au cours de l'après-midi, À propos des lapins, elle me raconta sérieusement une histoire à dormir debout. « Ces animaux-là, m'affirma-t-elle, se multiplient si vite que si on veut pas marcher sur leurs petits dans la cour, il faut de temps en temps séparer les mâles des femelles. » Je me faisais à vrai dire une vague idée du phénomène biologique qu'on me décrivait, soit la prolifération accélérée de certaines espèces par rapport à la moyenne des autres.

Nous marchions justement en direction d'une cage. Elle m'arrête soudain devant les barreaux.

— Regarde, fit-elle.

Un géant des Flandres était en train d'y besogner avec véhémence une lapine de choux.

Terriblement niais, comme les garçons l'étaient presque tous à cette époque, je demande :

— Qu'est-ce qu'ils font là ?

Louison rougit à peine et répond :

— Tu penses que je vas entrer dans les détails ?

Puis elle se met à courir vers la maison familiale en me criant ces mots :

— À midi, on aura de soupe aux macaroni et de la doucette !

Après le repas, j'attendis un moment qu'elle parût dans la cour. De la patience, alors, il m'en restait autant qu'il y a d'eau dans une gourde dont on a bu la dernière gorgée.

J'avançais, de guerre lasse, vers la partie arrière de la maison ; et, de cette façon, je m'approchai suffisamment de la cuisine pour entendre le bruit des plats et des couverts que la bonne, aidée de Louison, lavait dans de l'eau chaude. Je reconnus à travers la fenêtre ma petite amie, qui me vit elle aussi, et je lui fis des signes avec mes mains pour bien lui montrer que je l'attendais.

Elle sortit enfin, et, ayant dénoué son tablier, elle en fit une boule avant de le lancer dans un panier à linge sale, sur le perron.

Lorsqu'elle m'eut rejoint, elle m'engagea fortement à la suivre.

— Il y a encore des fraises et des bleuets près du bois, là-bas, sur notre droite, viens donc !

— Tu veux dire dans le bois des pique-niques ?

— Un petit peu avant.

— Et l'étable, le poulailler, quand est-ce qu'on les visite ?

— On ira là après avoir été cueillir des fraises.

Là-dessus, elle se pencha pour franchir une clôture en fil de fer barbelé, veillant de très près à ne pas abîmer ses vêtements.

— Attention ! me dit-elle, on peut déchirer son « butin » sur les piquants.

Je la suivis et nous voilà lancés à travers champs. Au bout de dix à douze minutes, marchant comme nous le faisions dans des avoines plus hautes que nous, ainsi qu'au travers de ce qui deviendrait, quelques semaines plus tard, un champ de maïs, nous eûmes le sentiment de nous être égarés. Tout à coup, nous ne savions plus du tout nous orienter. Nous ne distinguions plus les bois à l'horizon et pour cause : des inflorescences de tous ordres occupaient notre champ visuel. Un orme unique, à quelque distance de nous, se dressait dans sa solitude et sa beauté. Arrivés, haletants, sous son feuillage, nous nous asseyons, histoire de reprendre haleine.

La fille des Legault me dit :

— Tu vas t'accroupir au pied de l'arbre pour que moi je monte sur tes épaules, ensuite tu te mettras debout complètement et moi je grimperai dans les premières branches. D'en haut je verrai l'église du village, en tout cas notre maison. Et comme ça, on saura où on est, et on n'aura qu'à marcher dans la bonne direction pour retrouver notre chemin.

Je m'installe donc à croupetons sous l'orme. Louison se déchausse, monte sur mes épaules, je lève la tête dans l'espoir de voir quelque chose d'inédit, à tout le moins si sa culotte est blanche ou rose, elle a fait trop vite, je n'ai rien vu. Elle est maintenant assise sur une fourche robuste.

— C'est par là qu'il faut aller pour retourner à la ferme, me crie-t-elle, je vois très bien la maison et les autres bâtisses.

Je lui tends les bras ; elle met ses pieds dans mes mains, puis à nouveau sur mes épaules, et se laisse glisser lentement, avec mon aide, sur le gros tronc, jusqu'à terre. Elle se rechausse sans prendre le temps de s'asseoir.

— Tu n'es pas trop fatiguée ? lui demandé-je.

— Non.

— Maintenant, on va dans les bois ?

— Non. On s'en retourne à la maison. C'est par là.

Et elle m'indique la direction voulue.

Je compris alors qu'elle craignait de s'égarer avec moi pour de vrai si nous donnions suite à notre projet de promenade en forêt.

Il s'était passé moins d'un quart d'heure depuis notre retour à la ferme quand madame Legault parut sous la véranda, où nous sirotions une boisson gazeuse.

— Louise, dit-elle, entre, j'ai à te parler.

Elle venait apprendre à sa fille le décès d'un proche parent. Comme je m'éloignais de la galerie pour gagner une vieille balançoire suspendue à deux érables, près du puits artésien, j'entendis en effet, par les fenêtres ouvertes de la maison, madame Legault dire à Louison :

— Ton oncle Alfred est mort. Mets ta robe du dimanche, nous irons tout à l'heure faire une visite à la famille, avec ton père.

Une demi-heure plus tard, mes grands parents, qui étaient de bonnes et pieuses gens, s'étant joints aux Legault pour la visite à la famille éprouvée, je me retrouvai subitement comme dans un désert. Nul dans la cour ni sur la galerie ; personne dans la maison sauf à la cuisine, où la « fille engagère » bavardait avec le livreur de pain en fin de tournée.

Mon impression de solitude ne persista point. Je venais de quitter la balançoire lorsque j'entendis des aboiements et vis Bambochard et Gamin s'approcher de moi. Ils avaient manifestement l'esprit à la fête, ce qui jurait avec le silence des lieux, avec l'atmosphère de deuil enveloppant la ferme.

Les chiens pendus à mes basques, je m'engageai sur un sentier conduisant à la rivière. J'aperçus bientôt un quai et trois embarcations qui s'y trouvaient amarrées.

Malheureusement, les amarres étaient cadenassées. Que faire en cette conjoncture ?

Je commençai d'abord par lancer sur le cours d'eau un bout de branche que les chiens, à tour de rôle, allaient chercher à la nage pour me le ramener. Ce jeu m'amusa pendant quelques minutes. Puis, avant que l'ennui ne me gagne, je résolus, comme le beau temps persistait, de me baigner dans la rivière. Je n'avais pas mon costume de bain. « Qu'à cela ne tienne, pensai-je, après tout il n'y a personne dans les environs. » Je me dévêts donc, envoie bouler mes vêtements derrière un massif de rosiers et me lance nu dans les flots. Bambochard et Gamin plongent à leur tour mais ils ont du mal à me rejoindre ; je les distance facilement. Tout à coup, que vois-je arriver sur l'autre rive ? Une jeune fille armée d'une canne à pêche, qui s'installe juste en face de la crique où je me baignais.

— Elle est bonne aujourd'hui ? me demande-t-elle avec un charmant accent paysan, élevant la voix d'à peine quelques tons.

— Très bonne, lui répondis-je, un peu désemparé par son apparition et par le fait de ma nudité, qui m'empêchait maintenant de sortir de l'eau ! Il était en effet inconcevable de me montrer nu à une fille. Dans les bains publics montréalais, qui n'étaient pas mixtes alors, je me souciais bien peu de jouer les adamites devant les garçons, quand il fallait passer sous la douche. Mais nu devant une fille ? On n'avait jamais vu ça, me disais-je. J'eus beau faire appel aux deux chiens, multiplier les signes, les gestes d'intelligence leur indiquant les rosiers où j'avais jeté mes souliers, ma chemise, ma culotte et mes sous-vêtements, afin qu'ils me les apportent sur la grève, tout ce qu'ils savaient faire, c'était de tenir un bout de bois entre leurs dents et d'agiter la queue lorsqu'ils le déposaient à mes pieds.

Certes, je pouvais nager en aval, de manière à m'éloigner de ma pêcheuse et de retrouver, après un détour, les arbrisseaux qui dissimulaient mes hardes ; seulement, cette tactique, loin d'être ingénieuse et sûre, multipliait pour moi les risques d'une rencontre avec des gens qui n'auraient pas trouvé très plaisant, en pleine civilisation, mon brusque retour à la vie primitive.

Je macérais dans mon bouillon depuis bientôt un quart d'heure et les chiens m'avaient laissé. Le bruit d'un avion me fit lever la tête vers le ciel.

— Est-ce que tu le vois ? me cria la fille qui pêchait, parlant de l'avion.

— Pas encore !

Comme elle avait les yeux fixés sur le firmament, j'en profitai pour courir vers le bosquet et y enfiler mon slip. Enfin je respirais, sans être sûr pour autant qu'elle n'eût rien vu de mon anatomie particulière.

Je rentrai plus ou moins penaud à la ferme. Là, dans un hamac, j'attendis le retour de mes grands parents et de la famille Legault.

Nous nous revîmes le même jour, Louison et moi. Et la première chose que je sus, c'est elle qui m'en fit la confidence : elle partait le lendemain pour Saint-Sulpice. Elle y passerait une semaine ou deux, y succédant à ses frères, Romuald et Fernand, qui revenaient à Sainte-Geneviève afin d'exécuter certains travaux. Je ne dirai pas qu'à cette nouvelle mon cœur se serra, mais je sentis sur le moment passer comme un nuage dans l'azur, comme une ombre, un souffle de chagrin.

Le lendemain, très tôt, je vis Louison monter dans un camion, avec son père, et le même véhicule revenir vers deux heures de l'après-midi, transportant monsieur Legault et ses deux fils, de retour de Saint-Sulpice.

Romuald, l'aîné, était un adolescent bien râblé, capable d'accomplir diverses tâches, dont l'entretien d'un potager et d'une serre aux plantes rares (cette serre était un caprice de madame Legault). Il s'occupait aussi de la traite des vaches, avec Paul-Marcel, l'employé dont nous avons déjà fait la connaissance. Monsieur Legault confiait d'autre part à Fernand, son autre fils, l'arrosage des frênes et des ormes qui formaient un long rideau devant la maison. Le cadet des garçons était également chargé de nourrir les poules et les lapins. Je m'entendais bien avec l'un et l'autre mais mieux avec Romuald.

Les deux semaines suivantes furent assez bien remplies pour un parasite comme moi, qui n'avais rien d'autre à faire que suivre les fils Legault dans leurs allées et venues, tout en essayant de me rendre utile à leurs yeux. De toute façon, je fis si bien que, malgré l'absence de leur sœur, je ne connus pas un moment d'ennui.

J'avais toujours mon idée de derrière la tête : je voulais monter Jerry, le gros cheval de labour ; aussi, chaque fois que je voyais Paul-Marcel, je lui demandais de m'élever dans ses bras et de me déposer sur le dos de l'ardennais, plus près du garrot que de la croupe, dès que s'en présenterait l'occasion. Ma première leçon d'équitation eut lieu juste avant le retour de Louise.

Paul-Marcel avait attelé Jerry pour le transport d'une grosse charge de ciment au village. L'affaire lui prit presque tout l'après-midi.

J'aurais bien voulu accompagner l'employé à Sainte-Geneviève, mais mon grand-père ne l'avait point permis. J'étais donc resté sur la balançoire à bercer mes désillusions. Je ne vivais plus que dans l'attente du moment où j'entendrais, dans le lointain, un bruit de roues de fer roulant sur la chaussée ; je ne respirais plus que pour apercevoir enfin, sur la route, le profil de la charrette rentrant à la ferme. Cette minute exquise arriva finalement. Paul-Marcel, ayant conduit la voiture dans la cour, y dételа Jerry. Naturellement, je m'étais approché, et j'exprimai de nouveau mon désir de chevaucher ce superbe animal.

Sans doute un peu las d'entendre de ma part la même chanson, Paul-Marcel me saisit par la taille et me hisse sur la bête.

— La porte de l'écurie est ouverte, me dit-il, t'as qu'à te laisser porter en tenant bien la crinière ; lui, y'a pas besoin qu'on lui montre le chemin, il va filer jusqu'à sa stalle.

Là-dessus, le cheval part d'un pas tranquille ; il y a deux minutes à peine entre la cour et l'écurie. Mais le voilà qui accélère. Et plus il accélère, plus mon cœur palpite.

Ne se déplace-t-il pas maintenant au trot ? Je ne sais que faire. Je n'ose crier, de peur que l'on rie de moi. Bientôt je me sens basculer et me retrouve par terre, dans les herbes, pendant que le cheval réintègre son domicile. Paul-Marcel, qui a tout vu, accourt.

— Tu t'es fait mal ?

— Non.

Et, pour prouver ce que j'avance, je refuse son aide et me relève tout seul.

Il va de soi que je ne me suis jamais vanté du succès de ma première leçon d'équitation, ni auprès de Louison, que je revis peu après, ni auprès de mon grand-père. L'employé n'en a pas parlé non plus, que je sache. Il me fallut attendre au moins vingt-cinq ans avant de pendre ma seconde leçon, en Camargue cette fois. Elle ne fut guère plus fructueuse que la première, mais passons.

Mes grands parents et moi, la veille de notre retour en ville, nous fûmes l'objet, après le souper, d'une petite fête donnée en notre honneur par les Legault, pour « noyer » le chagrin que nous causait à tous l'imminence d'une séparation définitive.

Nous étions tous sous la véranda, où nous causions depuis un bon moment. Monsieur Legault dit alors, s'adressant à sa fille :

— Dis donc, Louison, t'es contente de t'être fait un petit ami que tu aimes bien et qui t'aime bien lui aussi ?

Louison pâlit, me sembla-t-il, regarda son père d'un air furieux et disparut dans la maison.

Le lendemain matin vers huit heures, après le petit déjeuner, mes grands parents et moi attendions le car, avec nos bagages, devant la pension. Mais ce que j'attendais surtout, c'était de revoir Louison avant de partir. Je voulais lui souhaiter mille choses et dissiper le malentendu de la veille créé par les propos de son père. Elle ne se montra pas. Son attitude allait demeurer à mes yeux un mystère.

J'oubliai à ce point cette enfant que je n'ai retrouvé son souvenir que soixante-quatre ans plus tard. Quant à elle, il est à peu près certain qu'elle m'a complètement oublié, si complètement qu'elle n'aura même jamais retrouvé le mien.

Comment préparer une invasion de rats chez soi

DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ des années 1930, à Montréal, la fabrique de chaussures G.J.T. Shoe inc. employait une quarantaine d'ouvriers et d'artisans, rue de la Visitation, près de la rue Ontario, dans le quartier le plus français de la ville. Néanmoins, et c'est ici le cas, la raison sociale d'un établissement industriel même francophone se libellait souvent en anglais à l'époque.

Le personnel de direction était formé de trois membres : monsieur Georges, chef de l'entreprise depuis six mois, monsieur Jules son comptable, et monsieur Titus, patronier, donc dessinateur ou, si l'on préfère, concepteur, comme on dit aujourd'hui. Ce dernier exerçait en outre la fonction de contremaître.

Quelquefois le samedi, vers le crépuscule, après le départ des ouvriers, monsieur Georges et son comptable s'amenaient à l'usine pour s'y pencher sur les livres et discuter, dans leur bureau commun, de certains problèmes d'ordre administratif, par exemple les économies de courant électrique encore possibles, le remplacement d'un employé par un autre plus qualifié, etc. Pour sa part, monsieur Titus restait chez lui le samedi, sauf s'il avait eu la veille une idée heureuse à concrétiser au plus tôt dans une pièce de cuir marron, jaune, noire ou blanche, au moyen d'une règle et d'un couteau.

Or, un samedi soir du mois de mai, comme monsieur Georges et monsieur Jules se trouvaient seuls dans leur bureau, leurs yeux parcourant les colonnes de chiffres du grand-livre, ils entendirent un bruit bizarre provenant, leur sembla-t-il, d'un placard ou d'un cabinet de débarras, non loin de la tannerie où s'entassaient, à la manière des couches feuilletées et chocolatées d'un mille-feuilles, les peaux à préparer.

Ce bruit étrange ressemblait au miaulement d'une porte tournant sur ses gonds, ou, mieux encore, à l'aboiement d'un chien de petite taille.

— Va donc voir, dit monsieur Georges à son teneur de livres.

Monsieur Jules se glisse hors de la pièce sur la pointe des pieds et, le long d'une cloison formée de boîtes à chaussures, marche jusqu'à la tannerie. Là, retenant son souffle, il tend l'oreille. Tout lui paraît normal à l'exception d'un détail : des parcelles de cuir sombre, presque à l'état pulvérulent, sont répandues sur le plancher dans un périmètre bien délimité, quoique restreint. Monsieur Jules se courbe, malgré son rhumatisme, pour recueillir dans le creux de la main des échantillons de ces rognures, qu'il s'empresse d'aller montrer à son supérieur.

Monsieur Georges, à leur aspect, se récrie :

— Dieu du ciel ! Nous avons des rats dans la cabane !

Monsieur Jules s'essuie les mains sur son mouchoir, indique d'un geste la direction de la tannerie, puis, emboîtant le pas à monsieur Georges, se hâte avec lui jusqu'à l'endroit voulu. Ils examinent les peaux et, après s'être mis des gants de travail, en retirent une du gros tas malodorant, celle du dessus.

Ils ne furent pas longs à comprendre le sérieux de la situation. La peau en question, rongée sur les bords, présentait des trous vers son centre.

— En effet, dit monsieur Jules dans un soupir, seuls des rats peuvent avoir fait ça. On ferait bien d'appeler Titus.

— Pourquoi ? demanda monsieur Georges d'un air revêche.

— Parce que, justement, il a dû l'an dernier se débarrasser de la vermine dans sa maison de campagne. Il pourrait nous donner d'utiles conseils.

— Il avait des cafards ; nous, nous avons des rats, c'est une autre paire de manches. Ne le dérange pas. Il serait capable de nous réclamer des heures supplémentaires. Prenons plutôt des mesures immédiates. Si par malheur elles étaient encore sans effet lundi, nous consulterions alors Titus. Pour l'instant, va m'acheter deux pièges à ressort chez le quincaillier de la rue Panet et, en revenant, arrête-toi à l'épicerie pour acheter un quart de livre de fromage canadien fort.

Monsieur Jules sortit sans protester et fit les commissions dont on l'avait chargé.

Dès son retour, il se mit en frais, avec monsieur Georges, d'introduire l'appât dans les pièges et de les amorcer ; ils les posèrent ensuite sur le parquet, près de deux ouvertures importantes : la porte donnant accès au garage et celle de la cave, lieu rempli de boîtes de carton.

Toutes ces émotions les avaient beaucoup fatigués. Ils sortirent de l'usine et, comme d'habitude, en fermèrent la porte à clé. Avant de renter chacun chez soi, ils s'arrêtèrent une petite demi-heure à la grande taverne du quartier Saint-Jacques, à deux pas des bains Généreux.

Le lundi matin, monsieur Georges et monsieur Jules arrivèrent sur leur lieu de travail avant tout le monde. Dès qu'ils eurent accroché leurs chapeaux ronds au portemanteau du vestibule, ils coururent à la tannerie. Les pièges avaient fonctionné, mais, à leur stupéfaction, tout le fromage avait été mangé et pas un rat n'avait été pris. Ils s'empressèrent de ré-amorcer, en y greffant les restes du fromage de l'avant-veille, les engins destinés à tuer les visiteurs indésirables. Et, au fur et à mesure que les employés se présentaient au travail, ils les avertissaient des précautions qu'on avait prises, tout en leur demandant d'éviter le plus possible le périmètre où séchaient les peaux.

Naturellement, monsieur Titus fut consulté. Il exposa son point de vue à monsieur Georges dans les termes suivants :

— Tu n'arriveras à rien avec tes souricières pour rire. Car tu ne peux t'imaginer combien les rats sont intelligents. Puisque tu me demandes mon avis, je te le donne gratis : adressons-nous tout de suite à une entreprise de dératisation.

— Ce qui n'est pas gratuit, glapit monsieur Georges, ce sont les services d'une telle entreprise !

— Comme tu voudras, c'est toi qui mènes la barque. Seulement, le fait de tuer quelques-uns de ces rongeurs n'effraiera pas les autres. Tu en auras toujours, en raison de la proximité d'un grand marché, le marché Saint-Jacques. Le seul moyen de les éloigner pour un an ou deux, c'est la dératisation systématique par des spécialistes.

Monsieur Georges préféra s'en tenir à sa décision.

Pendant quelques jours, les pièges restèrent inoccupés et les morceaux de fromage intacts.

Vers 17 heures, un vendredi soir, monsieur Georges fit venir dans son bureau le gros Benoît, un garçon de seize ans, son homme de peine. Il lui dit :

— Tu pourrais rendre un fier service à tout le personnel, si tu voulais bien surveiller les lieux ce soir, après la fermeture.

Benoît était, bien sûr, au courant de la présence des rats dans l'usine et du dispositif mis en place pour les éliminer.

— Tu n'auras, poursuivit le grand patron, qu'à me rapporter les événements dont tu seras témoin en

Henri Rousseau – « le Douanier Rousseau » – (1844-1910),
Le Repas du lapin (1908), Fondation Barnes, Philadelphie, États-Unis.

notre absence. Si les rongeurs réapparaissent, ne cherche pas à les chasser. Tu les observes et tu me fais un rapport sur leur comportement. S'ils ne se montrent pas, reste jusqu'à neuf heures. À cette heure-là, tu fermeras partout et tu rentreras chez toi.

Sur ces mots, ils lui tendit un billet de deux dollars. Le garçon n'eut aucun scrupule à le faire disparaître dans sa poche.

— Si tu fais bien les choses, conclut le patron, je t'en donnerai autant lundi.

Bien calé dans un fauteuil d'osier à quelque cinq mètres des pièges, Benoît commença par ouvrir un paquet de sandwiches enveloppés dans du papier ciré ; ensuite il se mit en frais, avec ses seuls doigts, de décapsuler une grosse bouteille d'orangeade. Il y parvint sans trop de mal. Son repas dura peut-être une demi-heure. Lorsqu'il eut fini de manger et de boire, il se dressa d'un coup de reins, allongea le bras vers un commutateur, fit de la lumière, s'étira, bâilla d'ennui. Que pouvait-il faire sinon marcher de long en large ? Il s'en abstiendrait cependant, de peur de signaler sa présence aux habitants de la cave, ces bêtes à poil ras si dégoûtantes. Il reprit bientôt sa place dans le fauteuil, une cigarette aux lèvres. « Pourvu que je m'endorme pas ! » se dit-il.

Il venait tout juste d'éteindre son mégot que, sans avoir rien entendu ni soupçonné de leur irruption, il vit sur le sol, devant lui, marcher trois surmulots venus évidemment de la cave, dont la porte restait ouverte à dessein. Fidèle à la consigne que monsieur Georges en personne lui avait donnée, il ne bougea point, se contentant d'ouvrir les yeux.

Il s'agissait donc d'un rat, de sa compagne et de leur raton, appartenant à la variété de la plus répugnante qui soit : *rattus norvegicus*.

Seul le vieux mâle s'approcha d'un des pièges, à quatre ou cinq centimètres, et flaira le fromage ; il se garda bien toutefois de toucher au mécanisme armé, comme s'il eût deviné le danger. Alors il se déplaça vers le tas de peaux, bondit dessus et de là sauta sur la corniche d'une grande armoire à pharmacie encastrée dans le mur à un mètre soixante-quinze de hauteur ; pendant ce temps, la femelle et le rejeton, immobiles, le regardaient faire. Tout à coup, à la grande surprise de Benoît, il s'élança comme un plongeur qui se met en boule et il atterrit à côté d'un piège qui, sous la vibration causée par la chute de son corps, se désamorça dans un bruit sec et assourdissant comme un coup de feu. Sans perdre de temps, le vieux rat réédita son stratagème depuis le début : bond sur les peaux, saut sur la corniche et plongeon. Il faillit cette fois tomber droit sur l'autre piège, qu'il manqua, fort heureusement pour lui, de deux centimètres à peine. Le second mécanisme, ayant joué sous le choc, devenait à son tour inoffensif. La voie était libre. Le rat, la rate et le raton se précipitèrent sur les morceaux de fromage et les emportèrent dare-dare dans leur trou.

Benoît, témoin unique et ahuri de ce singulier ballet, courut jusqu'au bureau de monsieur Georges. Il décrocha le téléphone, chercha dans un répertoire, sur un secrétaire, le numéro du patron, le trouva, par hasard, écrit à la plume sur une carte de visite. Il crut faire ce numéro, mais sa hâte était si grande qu'il se trompa dans la combinaison des chiffres. Il recommença non sans jurer. Une voix féminine lui répondit, sans doute celle de madame Georges.

— Monsieur Georges, s'il vous plaît, demanda l'adolescent.

— C'est de quelle part ?

Benoît se nomma, ajoutant, dans l'enthousiasme de sa découverte, que son appel était urgent.

Au bout de trois secondes, il entendit la voix familière du président de G.J.T. Shoe inc. :

— Allô ! Où en es-tu ? Sont-ils enfin sortis de leur égout ?

Haletant, Benoît raconta ce qu'il venait de voir, cette scène invraisemblable qui prouvait à elle seule la supériorité intellectuelle du rat sur toutes les espèces animales, voire sur une bonne partie de l'espèce humaine.

Monsieur Georges convoqua, le lundi dans la matinée, monsieur Jules et monsieur Titus, afin de leur exposer la situation d'après les renseignements de Benoît.

Monsieur Jules ne cacha point son étonnement, pour ne pas dire son émerveillement. On fit à ce moment venir Benoît, qui confirma toutes les affirmations qu'il avait faites le vendredi soir au téléphone. Monsieur Georges lui donna deux autres dollars.

Titus, pour sa part, triomphait.

— Je te l'avais dit, Jo, fit-il, s'adressant au président, tu ne pourras jamais te débarrasser d'eux avec du bricolage. Il faut faire appel aux experts en dératisation.

Monsieur Georges répondit :

— Les meilleurs experts en cette matière sont les chats.

Ces paroles étaient un argument sans réplique ; elles mirent fin à la conversation. Monsieur Jules retrouva ses factures, monsieur Titus sa planche à dessin, et Benoît, chargé par monsieur Georges d'une mission qui n'avait rien d'impossible pour un jeune homme débrouillard, revint avec deux chats adultes, à forte carrure et non châtrés.

On lâcha les matous dans l'usine. Ils ne furent pas longs à se familiariser avec les lieux et les gens. On avait installé leur litière au bas d'un placard jouxtant la tannerie. Ils pouvaient aller partout dans la fabrique, sauf dans le bureau du patron.

Moins de deux jours après leur arrivée, chacun des frères siamois (ainsi les appelait-on en raison de leur vague ressemblance avec les spécimens de race siamoise), chacun, donc, avait attrapé son rat dans la cave, et avait regagné le rez-de-chaussée pour le montrer à tous.

La chair de rat, pendant environ une semaine, fut l'ordinaire des deux chats. Mais, par la suite, elle se raréfia, si bien que monsieur Jules, ayant examiné de près la conjoncture, calcula qu'ils n'auraient bientôt plus rien à se mettre sous la dent et que, si on voulait les garder quelque temps encore, au cas où les rongeurs reviendraient piller les peaux, il fallait prendre des mesures immédiates. Il fit part à monsieur Georges de ses préoccupations. Celui-ci, toujours fier de son idée d'avoir eu recours aux chats, et se félicitant de l'efficacité de son initiative, décida qu'il allait désormais les nourrir sur sa cassette. Ainsi, tous les matins, Benoît allait chez un boucher de la rue De Montigny acheter un quart de livre de viande rouge et des saucisses pour les frères siamois. L'après-midi, ils avaient droit à une collation composée de lait et de gâteaux secs. On ne voyait maintenant plus de rats et les félidés, vrais modèles de conduite, prenaient du poids. À force d'ingurgiter des chapelets de saucisses, l'un n'en devenait pas moins que l'autre « un saint homme de chat », eût dit le Fabuliste. Le personnel de la fabrique les aimait bien et les gâtait à qui miaou miaou.

Puis, un jour, comme Benoît se rendait à la cave, il voit ses deux chats, allongés à côté de leur litière après un bon repas de bifteck et regardant avec nonchalance, à quelques pas plus loin, un rat qui rongeait du cuir. Aussitôt il traverse la manufacture à la vitesse d'une flèche et, sans frapper, entre chez monsieur Georges.

— Qu'est-ce qui te prend ? lui demande ce dernier.

— Les rats sont revenus ! Et le pire, c'est que les chats s'en fichent !

Monsieur Georges suivit en courant le jeune homme vers la tannerie. Ils s'arrêtèrent avant d'y arriver, afin de ne pas déranger le rat que Benoît avait vu moins de deux minutes plus tôt. Le surmulot était toujours en train de faire ripaille, alors que les frères siamois s'en battaient l'œil.

Très déçu de la tournure des événements, monsieur Georges soupira, songeant aux deux félins gros et gras : « Ils sont trop bien nourris ! » Il dit ensuite à son homme de peine :

— Chasse-moi ce colporteur, ce coltineur de peste et autres cochonneries, et par la même occasion ces deux flemmards qui refusent de travailler !

L'humeur massacrante, il retourne à son bureau pour y convoquer derechef son état-major.

Après leur avoir exposé brièvement les faits nouveaux, il demande à Jules et à Titus leur avis. Le comptable dit :

— Nous avons commis l'erreur de nourrir nous-mêmes les chats, au lieu de les laisser se débrouiller.

— Tu oublies, lui fait remarquer Georges, qu'ils avaient tué tous les rats, nous ne pouvions pas les laisser sans nourriture.

Titus prend à son tour la parole :

— Excusez-moi si je me répète : il n'y a pas trente-six moyens de se débarrasser des rongeurs…

Il fut interrompu par l'arrivée d'une ouvrière qui voulait parler absolument au « chef ».

— Que me voulez-vous, madame ?

— En entrant tout à l'heure dans la toilette des dames, j'ai aperçu un rat dans la cuvette. J'ai failli mourir de peur. Benoît l'a tué avec une pince-monseigneur.

Elle fait sur ces mots demi-tour et réintègre son poste de travail.

Se tournant vers le contremaître, Georges lui dit :

— Tu as raison, Titus, c'est une invasion. Appelle le service d'hygiène municipal, ça nous coûtera moins cher que de nous adresser à une entreprise privée.

Argus et Arcturus

Ce conte eut d'abord pour titre :
Vingt-quatre heures de la vie d'une araignée.

J'HABITAIS HULL à l'époque. Et, pour tromper ma hullitude – le mot n'est pas de moi mais d'un ancien collègue – je m'intéressais en amateur aux papillons, aux guêpes et aux araignées. Un autre collègue à moi, R.H., entomologiste au service du ministère de l'Agriculture, me fit un jour observer que la tarentule, loin d'être le tigre du monde des insectes, était au contraire une bête aussi douce que son duvet. Si vous cherchez toutefois, ajoutait-il, à la piéger sous le drap d'un lit, par exemple, ne vous étonnez pas qu'elle se mette en état de légitime défense et que, par suite, elle vous morde au bras ou à la main.

R.H., entre autres occupations, donnait des leçons de choses aux élèves du cours primaire. Joignant la pratique à la théorie, il apportait souvent en classe ce qu'il appelait des cobayes. Cela pouvait être un rat albinos, un paon de jour, une tarentule, etc. Si c'était une tarentule, il la laissait marcher sur son bureau après avoir invité les enfants à la regarder de près. Ils pouvaient la toucher, la caresser même.

— Voyez, leur disait-il, comme elle n'est pas méchante.

Il aurait pu faire la même démonstration avec une mygale ; cependant, le risque de morsures aurait pour lors été plus grand, car la mygale a quelquefois de l'humeur, tout comme les argiopidés et spécialement l'épeire, qui ne supporte même pas le vol d'un moustique à cent mètres de sa toile. L'épeire est d'une incroyable sensibilité, d'une susceptibilité de jeune fille surprise à se soulager dans la nature et, par conséquent, d'une intolérance absolue.

Au crépuscule d'un beau jour, une épeire, justement, achevait de tisser sa toile à l'orée d'un bois voisin de Rivière-aux-anges, petite commune du massif des Adirondacks. Quand elle eut noué les derniers fils de son ouvrage, piège où s'était prise immédiatement une libellule au corps turquoise et aux ailes frémissantes, elle fut deux bons mois sans reparaître.

« Argus se repose, disaient les diptères aux coléoptères, qui répondaient : Argus mérite bien ce repos, qui risque néanmoins de nous être fatal puisqu'à son retour l'animal sera, pour notre malheur, dans une forme superbe et voudra nous manger tous. »

Pourquoi l'appelait-on Argus ?

C'est qu'ayant longtemps étudié sa promptitude à saisir une proie, on en avait déduit que cette araignée exceptionnelle, comme le prince de la légende, possédait cinquante paires d'yeux dont une seule était visible, conclusion peu scientifique, il faut le reconnaître.

Argus se reposa, bien sûr, à sa façon, explorant les alentours de son domaine, tout nouveau pour lui, car peu de temps auparavant il avait logé chez un antiquaire new-yorkais. Le souvenir qu'il gardait de ce séjour dans la grande ville n'était d'ailleurs pas un des meilleurs de son existence. Un jour, en abaissant complètement, pour l'hiver, la fenêtre de sa chambre, l'antiquaire distrait avait enfermé l'arachnide jusqu'au printemps entre la croisée en saillie et la vitre du premier châssis. Et lorsque, bien des mois après, il vint rouvrir la fenêtre, il vit Argus pelotonné dans un coin ; il courut au placard le plus proche, en sortit une balayette, avec l'intention de tuer l'intrus, mais l'intrus avait disparu.

Comme l'araignée était maintenant en vacances, elle ne se donnait même pas la peine de chasser les importuns, les parasites, qui la fuyaient sans demander leur reste.

Or, pendant les congés d'Argus, il se produisit dans le monde un événement capital. Une épidémie de fièvre cérébrale éclata comme un orage dans un ciel encore pur quelques minutes plus tôt. Le mal se déclara dans une région de l'Inde située près du golfe de Cambay, sur la mer d'Oman. Dans l'État qui fut infecté tout d'abord, les habitants mouraient à raison de deux par famille de huit. Le nombre des morts dépassait les chiffres atteints en Europe et en Amérique au fort de la grippe espagnole. Les passants se faisaient de plus en plus rares dans les rues. Les magasins, les grands marchés, les cinémas étaient déserts. Tout le monde s'enfermait chez soi.

Les savants indiens firent diligence. Ils alertèrent leurs collègues des pays voisins, puis du reste de l'humanité dès l'apparition des premiers cas. Ils mirent en même temps tout en œuvre pour repérer rapidement l'insecte vecteur de la maladie. Enfin, les scientifiques d'un grand laboratoire de Bombay découvrirent la raison de la propagation du mal : une mouche verte du type le plus commun provenant d'un asticot modifié génétiquement à des fins expérimentales. Un astrologue appela cette mouche Arcturus, parce que d'après ses calculs elle était née exactement sous l'étoile alpha de la constellation du Bouvier. La larve était un jour tombée dans un étang où, d'expliquer les savants, elle fut immédiatement parasitée par une bactérie ou par un virus. Les biologistes du monde entier, terrifiés par les progrès de la fièvre, en recherchaient maintenant la cause. Tant qu'on n'aurait pas découvert un vaccin, les gens mourraient par centaines, par milliers et par millions. Outre les victimes dénombrées en Inde, de nouveaux cas étaient signalés dans plusieurs autres pays d'Asie, dont le Tibet. L'Europe, l'Afrique et les Amériques avaient été pour leur part épargnées jusqu'à présent ; mais jusques à quand le seraient-elles ?

Il fallait absolument arrêter cette marche de la mort.

Six semaines après le début de l'épidémie, une bonne nouvelle, enfin, fut communiquée à toutes les salles de rédaction : le docteur X, du laboratoire indien qui avait repéré l'insecte vecteur, annonçait au monde la découverte de l'agent pathogène, le V.M.Q.Q.D., sigle se décomposant ainsi : *virus monstrum quaerens quem devoret.*

L'heureux événement fut toutefois un tantinet assombri par un incident. Le jour même où le docteur X avait annoncé sa bonne nouvelle, un biologiste philippin naturalisé américain, le docteur Y, revendiquait à San Francisco la découverte du même virus, qu'il appelait le V.L.C.D. *(virus Lacus celeriter devorans),* le mot *Lacus* désignant ici l'étang dans lequel avait plongé l'asticot, non loin du golfe de Cambay. La querelle qui s'ensuivit, à savoir qui le premier, de l'Indien ou de l'Américain, avait reconnu l'agent pathogène, menaçait de s'éterniser lorsque l'O.M.S. déposa les conclusions d'une enquête très sérieuse, conclusions favorables au médecin indien.

De Bombay à Tokyo, de Pékin à Paris et de San Francisco à Montréal, on travaillait avec passion, avec frénésie, à la mise au point d'un vaccin contre cette forme meurtrière de fièvre cérébrale ; on cherchait activement, mais on ne trouvait pas. Et pendant ce temps, Arcturus faisait sentir de plus en plus cruellement sa présence, bref la mort gagnait du terrain.

Après avoir survolé le nord-ouest de l'Inde, il s'arrêta dans un marché de Karachi, se posa sur une des grosses pièces de bœuf qui pendaient au-dessus d'un étal ; la viande était déjà couverte entièrement de mouches bleues ou vertes. Arcturus s'y fit une petite place, prit son repas comme les milliers d'autres diptères au milieu desquels il se trouvait ; puis, ayant bien sucé le jus de viande, il se dirigea vers le port et s'embarqua sur un cargo transportant des fruits. Le navire fit escale au Yémen.

De là, remontant le long de la côte orientale de la mer Rouge, Arcturus volait à faible altitude, afin d'admirer ce paysage qu'on eût pris pour le tableau d'un peintre tachiste et de fixer ses yeux émerveillés sur ces étendues de bleu, de rose, d'ocre et de safran. Il traversa de cette manière plusieurs petites localités, jusqu'à Ryad. Il infecta sur sa route quelques centaines d'êtres humains. Les mesures d'hygiène prises en Arabie et l'usage d'insecticides puissants distribués à la population limitèrent toutefois les dégâts, somme toute de peu de conséquence par rapport à ceux que les autorités pakistanaises constataient à présent à Karachi, où le séjour de la mouche verte avait été pourtant très court.

Au Caire, la mouche porteuse du virus mortel n'avait pas séjourné douze heures que les hôpitaux signalaient dix-huit cents cas.

Toujours bourdonnant, affairé, Arcturus monta bientôt dans un avion de grande ligne pour traverser la Méditerranée et visiter l'Europe. Il se posa, une fois à bord, sur un panier de fruits à l'usage des hôtesses, qui ne le virent ni ne l'entendirent voler. Ensuite, une passagère et son bébé l'aperçurent comme il s'arrêtait sur le front de l'enfant. La mère voulut tuer l'insecte à l'aide d'un magasine qu'elle était en train de lire, mais elle ne voulait pas, en le tuant, l'écraser sur le visage du marmot ; aussi se contenta-t-elle de le chasser.

La destination de l'appareil était Oslo. Arcturus en descendit en même temps que les passagers et, comme le froid, en Norvège, était intense à ce moment de l'année, il se hâta de gagner un grand hôtel où il se réfugia dans les poubelles de la cuisine. Il n'avait jamais vécu journée plus froide. Le gel le gênait fort. Au point qu'il craignit pour sa santé sinon pour sa vie. Alors, s'armant de courage, il reprit son vol, cette fois en direction du midi.

Il se retrouva quelques jours plus tard sur un paquebot en partance pour le Mexique. Il s'y tint tranquille, au fond de la cale, se nourrissant d'excréments de souris.

Partout où l'insecte était passé depuis Le Caire, le virus qu'il portait sans s'en douter, bien sûr, avait fait des victimes. Tous les passagers de l'avion ayant atterri à Oslo, par exemple, avaient la fièvre, une fièvre de cheval que les médecins combattaient par les méthodes classiques, à défaut du vaccin que l'espèce humaine attendait toujours dans l'angoisse.

En arrivant au Mexique, Arcturus quitta son fond de cale et se répandit dans la nature. Il comptait bien pouvoir, dans la campagne qu'il survolait à présent, prendre un délicieux repas à base de bouse de vache ou de crottin de mulet. Il trouva mieux : une porcherie. Tout heureux de sa découverte, il allait fondre comme un stuka sur le bâtiment lorsqu'un vent violent se leva, qui non seulement l'empêcha d'y pénétrer, mais l'emporta dans airs, par-dessus les arbres et les habitations. Ce vent impitoyable annonçait la formation d'un ouragan.

Bientôt le météore, ayant pris forme, souleva les maisons, les véhicules, le cheptel mort comme le cheptel vif, dont on voyait passer les spécimens à trente mètres au-dessus du sol. La tempête longea la côte orientale des États-Unis jusqu'à l'État de New York, où elle perdit beaucoup de force, avant de bifurquer vers l'Atlantique.

Arcturus se reposa longuement sur une feuille de plantain, au milieu des champs. Comme il avait besoin de sommeil, besoin surtout de se remettre de ses émotions, il dormit durant des heures.

Minuit sonna au clocher de l'église de Rivière-aux-anges ; cette sonnerie n'importunait personne, tout le monde en avait l'habitude. Les couche-tard en profitaient pour remonter leurs pendulettes. C'était aussi l'heure où l'araignée Argus regagnait sa toile et s'y mettait à l'affût. Par la pureté de son ciel nettoyé par l'ouragan, la nuit était celle d'un conte de fées ; et, sur la nature environnante, la lune répandait sa lumière empruntée.

Arcturus s'approchait par vols brefs du petit bois où vivait l'épeire près de sa toile. Au centre de cet ensemble harmonieux, tissé de fils de soie éclairés par la lune, une goutte d'eau en suspension semblait faire office de veilleuse. Le spectacle était admirable et Arcturus l'admira, non sans se méfier du piège, car il en avait vu d'autres et savait que cette toile si fine en était un. Il n'avait toutefois pas vu l'araignée. Celle-ci, en revanche, dissimulée sous une feuille de marronnier auquel était attaché un des fils de soie, l'avait repéré depuis une seconde et elle le suivait du regard.

À partir de ce moment – il était minuit et quelques minutes – commença pour l'araignée un guet qui serait un des plus longs de sa vie. La mouche verte, pour sa part, croyant les lieux déserts parce qu'elle n'y voyait pas son ennemie, en prit à son aise, vola vers le village de Rivière-aux-anges, y multiplia les reconnaissances, s'attarda de cette manière aux écuries, aux étables, aux porcheries, aux poulaillers et aux clapiers, enfin au cimetière, puis revint à l'aube admirer le spectacle qui lui avait déjà donné tant de plaisir, c'est-à-dire ce voile argenté, orné d'une goutte d'eau en son centre et provenant d'une sécrétion des arachnides. Une touffe de myrtilles malmenées par le récent cyclone, presque pourries, fut le déjeuner puis le dîner d'Arcturus.

De son côté, Argus s'efforçait, sans trahir sa présence, de ne point perdre de vue sa proie virtuelle, qui avait continué, durant toute la matinée et tout l'après-midi, à bourdonner si fort aux oreilles de l'araignée qu'elle craignit qu'on ne les lui cassât !

Sur le soir, Argus comprit à certains signes qu'Arcturus songeait à s'éloigner à jamais. « Comment retenir la mouche verte ? » se demandait l'araignée.

Subitement elle eut une inspiration : « Puisque ce ne sont pas les cordes qui me manquent, donnons-lui, se dit-elle, un concert. » Aussitôt, saisissant un brin dix fois moins gros qu'un cure-dent, elle le promena tel un archet sur les fils de sa toile, qui d'abord rendirent un son pur et discret, tout à fait propre à susciter l'intérêt du public le plus difficile ; ce premier son fut suivi d'une symphonie absolument exquise, irrésistible même, si bien qu'Arcturus, pour mieux entendre encore, s'avança ravi vers l'instrument de cette musique, et malheureusement pour lui, heureusement pour le genre humain, trébucha dans le piège. Il était sept heures du soir.

La mouche tenta de se dépêtrer de cette glu invisible qui l'empêchait de s'envoler. Ses efforts secouaient dangereusement la toile de l'araignée, mais la machine tint bon. Il s'agissait pour l'une de laisser l'autre se fatiguer. L'araignée patienta comme seule sait le faire une épeire. La nuit vint. Puis, au clocher, minuit sonna.

Argus attendit encore cinq minutes et se lança contre sa proie, qu'il paralysa d'une injection de son venin, la rendant inoffensive à tous égards. Il la dévora par la suite selon son habitude en de telles circonstances.

L'attente de l'araignée avait duré les vingt-quatre heures d'un jour complet. Mais, dans sa longue vie, un jour était si peu de chose ! Si seulement elle avait pu se douter qu'en tuant Arcturus elle avait mis fin à la propagation d'une forme mortelle de fièvre cérébrale, qui avait déjà fait des millions de morts !

L'épidémie cessa naturellement, sans vaccin. Et la vie en général, avec ses avantages et ses inconvénients, reprit tous ses droits.

Souvenirs de cirque
ou l'album d'un professionnel

ANCIEN ACROBATE établi à Paris depuis la révolution russe de 1917, Igor Jdanov rouvre, un soir, ce qu'il appelle sa boîte de Pandore. Ce cahier cartonné contient surtout des coupures de journaux. Il s'y trouve aussi des photos, dessins, caricatures, missives, télégrammes, ainsi que des notes personnelles, les unes manuscrites, les autres tapées à la machine. Que cherche-t-il dans cet album qu'il ne connaisse déjà ? qu'il n'ait déjà vu ? Rien. Il se replonge simplement dans son passé, dans sa jeunesse et, du même coup, dans le passé d'artiste, ses anciens camarades, hommes et femmes qui, comme lui, furent employés de cirque entre *grosso modo* 1901 et 1935.

Une photo en noir et blanc occupe la moitié supérieure de la première page. C'est celle d'une jeune fille, blonde, semble-t-il, au corps harmonieux dont la grâce est mise en valeur par une culotte et un maillot sombres, collants. On nous la montre debout sur un fil de fer, y marchant à vingt mètres au-dessus du sol. Entre l'équilibriste et le sable de l'arène, rien du tout, aucune protection, pas le moindre filet. Dans un médaillon, vers la moitié inférieure de la page, l'œil distingue un chaton et peut encore, en dépit de la pâleur des caractères, lire le texte de cette dépêche de l'agence Havas, datée à la main, dans la marge, au moyen d'un crayon à mine de graphite :

MORT D'ALEXANDRA GANTCHINA

18 mai 1921

> *Hier à Paris, la jeune et déjà célèbre trapéziste Alexandra Gantchina, d'origine russe, a perdu la vie à l'âge de dix-sept ans et quatre mois, dans une chute de vingt mètres au moins, survenue lors d'un exercice qu'elle faisait sans filet, comme à l'accoutumée. Elle était en train de mettre au point un numéro extrêmement dangereux. L'épreuve consistait pour elle à traverser le chapiteau dans le sens de la longueur, sur un câble élastique, avec sur l'épaule gauche son petit chat noir tacheté de blanc qu'elle appelait Poudre de Perlimpinpin. Mademoiselle Gantchina, voici deux semaines, avait eu la douleur d'apprendre l'exécution de son père, officier tsariste, fusillé par un détachement de l'armée rouge à Minsk.*

Le texte suivant est traduit du russe. L'original a paru en 1923 à Lyon, dans une feuille anarchiste, Свобода (Liberté) sous le titre Да здравствует (Vive !)

> *Vive qui ? Ben voyons, vive Matoussiévitch, notre Matou national ! Il fallait voir avant-hier le célèbre clown sur la piste du cirque de Tver jouant avec un chimpanzé pour la plus grande joie de la foule, formée surtout d'une marmaille fort excitée et de parents qui ne l'étaient pas moins. Le cirque, comme chacun sait, est de passage dans nos murs ; il y séjournera jusqu'à dimanche, après quoi il regagnera Paris, lieu des dernières représentations de la présente tournée.*

Henri Rousseau

Henri Rousseau – « le Douanier Rousseau » – (1844-1910),
Singes dans l'orangeraie (1910), collection particulière.

> *Donc, une fois de plus l'inépuisable Matoussiévitch a bien diverti le public. Ventriloque, faisant ainsi les questions et les réponses, il a conversé durant plus de cinq minutes avec le singe Aristote, qui l'embrassait de ses membres dégingandés. Après l'entretien, le plus désopilant qu'on puisse imaginer entre deux primates, le clown a demandé au dresseur de lui ouvrir la cage aux fauves, dans laquelle sommeillait à ce moment Narcisse, le lion d'Abyssinie. Le dresseur aussitôt en entrebâilla la porte, juste assez toutefois pour que le clown, s'étant saisi d'Aristote, le lance à l'intérieur avant que vite on ne referme la loge grillée. Le lion s'ébroua d'abord, puis manifesta un intérêt certain pour le pauvre singe qui, mort de peur, faisait des bonds de sauteur à la perche. Les enfants, dans l'assistance, criaient de frayeur à la vue du mammifère carnassier qui commençait, quoique avec lenteur, à poursuivre l'anthropoïde.*
>
> *Pour le clou de l'aventure, le grand Matou se surpassa.*
>
> *Il appelle de nouveau le dompteur, qui lui rouvre la cage. Le clown lui-même y pénètre sans fouet ni chaise, en somme les mains nues. Son entrée inopinée semble surprendre Narcisse, dont l'attention se détourne du singe pour se porter vers l'éternel auguste. Et celui-ci de s'asseoir sur le sol, de s'y allonger ensuite, simulant le sommeil, tandis que le lion s'approche. Dans la foule, les enfants ont cessé de crier ; ils sont muets d'horreur. Un silence de cimetière à deux heures du matin règne maintenant partout sous le chapiteau. Narcisse flaire le clown, qui dans une pirouette se remet debout, à l'étonnement du fauve, qui recule d'une longueur confortable. Matou met à profit cette retraite pour courir vers l'issue de la cage avec Aristote qui vient lui sauter sur les bras.*
>
> *Chez le public, c'est le délire. Matoussiévitch se débarrasse du singe en le lâchant dans une rangée au bout de laquelle une fillette de dix ans le reçoit sur ses genoux.*

DIRECTION GÉNÉRALE DU GRAND CIRQUE DETVER

Marseille, le 15 juillet 1929

Monsieur Boris Atanassov
Place de N***
Varsovie

Cher collègue et ami,

Que ce séjour parmi les vôtres, sur les rives de la Vistule, vous soit aussi agréable que vous le souhaitiez avant votre départ ! En retraçant les étapes de votre carrière, vous ferez surgir de votre mémoire des souvenir passionnants pour toute la famille Atanassov, que vous saluerez bien de ma part. Nous autres, saltimbanques, aurons eu dans notre existence notre content de nostalgie.

Si je vous écris aujourd'hui plutôt que d'attendre votre retour et de vous informer, à ce moment-là seulement, de ma dernière décision, c'est que je dois rejoindre ma femme à Turin (vous savez qu'elle est piémontaise ?) dans les plus brefs délais.

De quelle décision s'agit-il ?

Eh bien, le temps est venu pour moi de passer la main. Voilà. Je quitterai la compagnie en novembre. Je voulais que vous fussiez le premier à l'apprendre. Bien entendu, je vous laisse le soin de nommer mon successeur. Permettez-moi cependant de vous signaler l'arrivée parmi nous d'un jeune homme, Youri Grigoriévitch, que j'ai embauché à titre provisoire, en attendant votre accord. Ce garçon est doué comme personne. Le trapèze n'a plus de secret pour lui.

À l'heure qu'il est, vous connaissez sûrement la nouvelle : Matoussiévitch est malade. Ses facultés intellectuelles se sont affaiblies ces derniers mois. Il est chez nous depuis vingt-quatre ans. J'ai abordé le problème de son remplacement avec un cadre de l'organisation Médrano. Il sera possible de remplacer le vieux Matou dès le début du mois prochain.

Avec votre permission, je clorai ce mot sur une note gaie, en fait sur une anecdote qui n'est pas sans rappeler les pitreries du clown dans la cage aux fauves. Vous n'avez pas oublié, j'espère, son numéro avec le lion ?

L'autre matin, P. Makarov, l'employé chargé de nourrir les éléphants, les panthères et « autres puissances », eût dit La Fontaine, se retrouve comme chaque jour à la même heure devant la cage de Tom. Il constate que Tom n'y est pas seul : une marmotte halette dans un coin ! Comment ce rongeur, qui de toute évidence n'est pas un membre de notre personnel, s'est-il diable introduit dans cette geôle ? Par quelle aberration ? Toujours est-il qu'après avoir considéré le petit animal, Tom se dresse et s'avance sur lui. « Il n'en fera qu'une bouchée ! » se dit Makarov, qui m'a tout raconté. Or figurez-vous que la marmotte, droite sur son séant, se met en frais de résister au zébré : elle crie comme une pendarde que la police pousserait dans le panier à salade et, toutes griffes dehors, effectue de petits sauts pour échapper à son agresseur. Ce dernier, qu'un tel comportement rend circonspect, s'arrête à un pas de la petite audacieuse afin de réfléchir, ainsi que le ferait un général surpris par un mouvement inattendu de l'ennemi. L'employé profite de cet instant pour ouvrir l'huis par lequel on jette aux fauves leurs pièces de bœuf. Voyant une issue pacifique à son combat, la marmotte l'emprunte et disparaît dans la nature, au grand dam du seigneur de la forêt sibérienne.

À vous.

Igor Jdanov

FIN TRAGIQUE DES FRÈRES ROSSI

(Reuters) Le monde du spectacle vient de perdre deux artistes remarquables, les frères Antoine et Joseph Rossi, qui ont trouvé la mort, avec vingt-huit autres voyageurs, dans le déraillement du rapide Paris-Lyon, la nuit dernière. Les deux artistes étaient d'abord des athlètes, dont les tours d'adresse et les exercices de voltige attiraient les foules, comme c'était encore le cas voici cinq semaines à Nice. Ils avaient été formés en Chine dès l'enfance, puis avaient travaillé dans divers cirques en Union soviétique, avant d'entrer au grand cirque de Kalinine (Tver).

Antoine, l'aîné, était en outre un connaisseur en matière de chevaux de selle. Il possédait deux haras en Espagne, dans la province de la Manche. Sa mort n'interrompra point l'activité de ces établissements où l'on élève des spécimens destinés aux cirques et notamment aux écoles d'équitation. (Ci-contre, Antoine Rossi sur sa monture préférée, Noiraude.)

DRAME SUR LE CHEMIN DU ROUET

Le texte que voici, daté de septembre 1929, est de l'agence Havas.

> *Hier, vers cinq heures du soir, Marseille fut le lieu d'un événement à ce point imprévisible, aux circonstances tellement invraisemblables que la France entière, sinon le reste du monde, n'a pas fini d'en entendre parler.*
>
> *Le fait s'est produit au bout du chemin du Rouet. Le quartier ; très éloigné du port, est habituellement peu fréquenté. C'est là du reste, dans cet endroit solitaire, que le cirque de Kalinine a dressé sa tente il y a déjà quelque temps et que des milliers de Marseillais sont allés applaudir ses artistes.*
>
> *Le soir n'était pas encore tombé. Comme toujours après la matinée, c'est-à-dire après la première représentation quotidienne, la plupart des gens de l'entreprise se relaxaient en attendant le dîner et la seconde représentation. Seules deux jeunes employées, Nadezhda Orounova, âgée de seize ans, et son amie de dix-huit ans, Maïa Fadouiétchev, devaient, vu la nature de leurs tâches, travailler jusqu'à l'heure du spectacle, soit vingt heures. Alors elles dînaient, se reposaient, puis, en fin de soirée, se joignaient aux autres membres de la troupe, afin de défiler avec eux autour de l'arène, ce qui constituait le dernier temps fort de la journée. À cette occasion, Nadezhda Orounova, montant Achille avec une parfaite maîtrise, comme l'eût fait n'importe quel cornac compétent, battait la marche. Achille, en effet, n'était pas un cheval mais bien un éléphant. Maïa, l'amie de Nadezhda, jouait pour sa part du tambour un soir, le lendemain de la trompette, dans ce défilé très attendu de la foule.*
>
> *Mademoiselle Orounova ne faisait pas que monter l'éléphant de la troupe ; elle était chargée de lui prodiguer tous les soins que nécessitait son immense personne. Elle le nourrissait, le douchait, l'étrillait tous les jours sur un terrain de peu d'étendue, clos de pieux de deux mètres et demi, auquel on avait accès par une porte sommaire. Étant donné qu'elle accomplissait ces tâches quotidiennes depuis son arrivée au cirque, donc depuis plus d'un an, des liens sentimentaux s'étaient noués entre la belle et la bête, si bien qu'elles s'aimaient beaucoup l'une l'autre et le manifestaient en toute rencontre.*
>
> *Souvent la jeune fille apportait à son ami Achille, sous forme de caramel ou de chocolat, un petit supplément alimentaire. En échange, l'éléphant la saisissait délicatement avec sa trompe, la hissait très haut et la berçait comme une enfant, dans une marche lente autour de l'enceinte.*
>
> *Achille était un éléphant d'Afrique, mais de l'espèce qui vit dans les forêts et non dans la savane. La captivité lui donnait mauvais caractère. N'eût été de la présence de mademoiselle Orounova, n'eût été de leur étroite amitié, il aurait peut-être, un beau jour, tout cassé pour s'enfuir. D'un autre côté, intelligent comme il l'était, il avait dû comprendre qu'il était trop visible et sa masse trop imposante pour qu'il pût échapper bien longtemps à l'œil et au pouvoir de ses maîtres.*
>
> *Hier soir, vers cinq heures, Nadezhda se rend chez Maïa. Cette dernière est en train de ranger un peu dans le réduit qu'elle occupe sous la tente. Nadezhda, sa bicyclette appuyée contre elle, lui dit qu'elle va faire une course dans la proche banlieue, qu'elle en a pour vingt-cinq minutes au maximum, et lui demande, entre autres choses, de surveiller l'humeur d'Achille en son absence. Là-dessus, elle enfourche sa bécane et disparaît au premier tournant.*
>
> *Il ne s'était pas écoulé deux minutes depuis le départ de la jeune fille que des cris striduleux retentissent à l'extérieur, provenant, semble-t-il à Maïa, du chemin du Rouet. Au même instant, un long barrissement emplit l'air. L'amie de Nadezhda quitte aussitôt la tente et voit d'abord s'abattre sur le sol une partie de la clôture de pieux qui enfermait l'éléphant ; elle voit ensuite le pachyderme sortir par la brèche qu'il vient de pratiquer et se prendre à courir vers le chemin, d'où de nouveaux cris, ceux-ci plaintifs, se font entendre suivis d'un nouveau barrissement. Maïa, l'effroi l'étouffant presque, car elle croit reconnaître à ces gémissements la voix de sa jeune collègue, accourt au bureau de la direction pour les signaler aux responsables et leur décrire le comportement singulier et même dangereux d'Achille. Pendant que Maïa s'explique, l'éléphant file droit sur deux personnes aux prises l'une avec l'autre sur l'accotement. L'une, Nadezhda, a roulé par terre sous les coups de l'autre, qui cherche à la pousser dans le fossé. Mais à l'aspect du monstre, qu'il n'avait jusqu'ici ni entendu ni vu venir, trop occupé qu'il était de sa victime, mais qui maintenant est à moins de quinze mètres, l'individu gagne rapidement les fourrés, de l'autre côté du chemin. Achille s'est arrêté à la hauteur de sa petite maîtresse, qui sans trop de mal parvient à se relever ; il la renifle avec affection, elle l'embrasse sur le poitrail et veut le ramener. Peine inutile.*
>
> *La bête a traversé le chemin en courant de toutes ses forces. Et elle a tôt fait de débusquer le criminel qui, hors d'haleine, s'est réfugié derrière un buisson.*
>
> *Achille, alors, prend du champ pour mieux charger l'ennemi, qu'il assomme d'un coup de patte et dont il piétine le corps.*
>
> *D'après les premiers éléments de l'enquête, qui ont été portés à notre connaissance, le psychopathe qui a tenté de violer mademoiselle Orounova hier soir avait violé et tué deux autres jeunes filles le mois dernier, dans les environs de Marseille.*

Après avoir lu la dépêche, Igor Jdanov évoque avec plaisir et une certaine fierté la carrière exceptionnelle, depuis 1929, de mademoiselle Orounova au cirque de Kalinine (Tver), puis il referme son album.

Le cabot de l'*oberleutnant* Sticker

Il avait arrosé ses galons la veille de son affectation à Lens, onze mois plus tôt. Il était à présent chargé de décrypter les plans et les ordres de l'ennemi quand des documents aussi secrets, volés aux Alliés, venaient à tomber entre ses mains. Il était également responsable des missions de deux patrouilles recrutées à même son peloton ; ces formations de quelques hommes parcouraient, de jour comme de nuit, le *no man's land* de Lens depuis la fin de la dernière offensive allemande, en mai. Il avait aussi pris une part active à ces combats de l'avant-dernière heure où son unité, le XVIIe d'infanterie prussienne, laissa le tiers de son effectif.

Bref, le lieutenant Franz Sticker n'avait guère chômé ces derniers mois, qu'il fût dans la tranchée, en première ligne, ou penché sur ses cartes d'état-major dans le poste de commandement, à deux cents mètres derrière, auprès de l'*oberst* Himmel, dont il était de surcroît l'aide de camp.

Depuis quelques jours cependant, l'officier subalterne, qui déplorait la perte de son cheval envoyé à l'abattoir pour y être transformé en chair à pâté, en était arrivé à s'ennuyer prodigieusement. Chez lui, en Allemagne, il n'avait pas de fiancée à qui écrire une fois la semaine. De temps en temps, il adressait un mot à ses parents qui, passablement âgés, souffraient d'autant plus des privations dues aux difficultés économiques que traversait leur pays. Alors, tantôt avec Fritz, son ordonnance, tantôt avec son colonel, il faisait dans ses loisirs d'interminables parties d'échecs.

Franz était naturellement élégant ; sa haute taille et sa minceur n'étaient pas étrangères à la beauté de son corps d'athlète aux articulations souples et déliées. Il aimait assez la compagnie du beau sexe ; on lui connaissait quelques amies, mais il ne s'était jusqu'ici lié avec aucune.

Licencié en mathématiques à vingt-trois ans, après d'excellentes études à l'université de Berlin, Franz Sticker, fils d'un négociant d'Erfurt, rêvait de la carrière pédagogique quand éclata l'affaire d'Agadir en 1911. Par patriotisme peut-être, mais plus sûrement par un goût soudain de l'aventure, il choisit l'école de guerre dont il sortit en 1913 avec le grade d'adjudant *(feldwebel)*. L'année suivante, à la mobilisation, sa formation de mathématicien lui valut d'être détaché au service des plans et cartes du corps von François, à l'autre bout de la Prusse envahie. Or, chemin faisant, sur le point d'atteindre sa destination, il se distingua sans l'avoir voulu, par pur hasard, à Deutsch Eylau, où, seul derrière une mitrailleuse abandonnée sur une hauteur dominant un défilé, il tint en respect, dans ce passage, pendant dix minutes, une demi-compagnie de la garde russe, soit une cinquantaine d'hommes, avant qu'ils ne jettent leurs armes et ne se rendent à un parti de cavalerie qui bloquait l'issue du défilé. Après la victoire des armées allemandes à l'est, l'adjudant Sticker, promu lieutenant pour sa bravoure et décoré, à cette occasion, par le kaiser en personne, fut, avec des centaines d'autres officiers et des milliers de soldats, expédié à l'ouest, où la situation était devenue inquiétante.

Le front de l'ouest s'étant stabilisé, Franz demeura comme vissé au secteur de Lens, qu'il quitta seulement à la fin des hostilités.

Un jour de juin, après une course dans un village de la région, il revenait sous une pluie battante, par un chemin vicinal, vers son P.C., lorsqu'il entendit un chien haleter derrière lui. Il se retourna pour dire à la pauvre bête étique et penaude : « Fous-moi le camp ! » Le chien, un griffon d'arrêt dont les poils gris sombre et durs, trempés du reste comme s'ils sortaient d'une lessiveuse, pendaient ainsi que les oreilles, s'était immobilisé au milieu de la voie déserte et regardait l'homme d'un air à vous arracher les tripes. Franz répéta : « Fous le camp ! » mais d'une voix un peu moins forte. Et il reprit sa marche en avant.

Au bout de trente pas, voilà qu'il entend à nouveau, derrière lui, la respiration accélérée qu'il connaît bien. S'étant arrêté puis retourné, l'officier fait mine de saisir une pierre au bord du fossé et de la lancer sur l'animal. Le chien se sauve en courant. La pluie s'intensifie et Franz retrouve sa foulée des jours d'exercice ; il souhaite à tout hasard voir bientôt apparaître un véhicule militaire qui le prendrait pour le déposer au P.C., lui épargnant ainsi au moins une demi-heure de marche. Mais la campagne du Pas-de-Calais restait silencieuse et morne.

Il avait complètement oublié le chien quand il réintégra ses quartiers. Son ordonnance l'y accueillit avec du thé fort et l'aida tout de suite à changer de vêtements.

Une fois installé devant sa machine à écrire, il héla Fritz qui cherchait des brindilles aux alentours pour en faire des fagots.

— Oui, m'sieur ? fit le soldat, joignant les talons.

— Il te reste du tabac sec ?

— Oui, m'sieur.

— Roule-m'en donc une, s'il te plaît.

Pendant que Fritz, contrarié d'avoir à partager sa maigre réserve quotidienne avec son supérieur, lui fabriquait avec soin une cigarette, un doux gémissement, qui semblait venir du dehors, parvint à leurs oreilles.

Franz dit en jurant :

— Il m'a retrouvé, nom d'un nom !

L'ordonnance entrouvrit le battant, le chien entra et, de son regard affligé, fixa le lieutenant qui se dressa et s'écria, l'index braqué sur l'intrus :

— Toi, mon vieux, que le diable te patafiole !

— Mon lieutenant, demanda Fritz, qu'est-ce que j'en fais ? Il m'a l'air de vous aimer bien.

Une ride profonde s'était formée verticalement entre les yeux de l'officier, à la naissance du nez.

— Vous savez, poursuivit le soldat, je peux lui donner une bonne attisée de coups de pied au cul, si ça vous est égal ?

Après un silence prolongé :

— Non, répondit Franz, donne-lui plutôt le reste de mon saucisson d'hier midi.

Fritz l'aurait bien mangé, ce bout de saucisson. Mais les ordres sont les ordres. Il déballa le morceau enveloppé dans du papier ciré et le lança vers le chien qui l'attrapa au vol et l'engloutit.

Franz, qui s'était rassis, engagea un feuillet dans le rouleau de sa Remington et tapa quelques mots. Le griffon s'approcha de lui et s'allongea sur un paillasson, à ses pieds.

À cet instant, l'artillerie britannique se mit à parler haut et fort.

Le tir de barrage avait en quelque sorte été, plusieurs heures auparavant, annoncé par des avions de reconnaissance alliés ayant survolé le secteur ; Franz, en tout cas, ne s'y était pas trompé. Il était certain depuis l'aurore que le pilonnage des positions allemandes allait commencer dans la journée. À partir de six heures du soir, il dut s'occuper des blessés, dont le nombre augmentait sans cesse. Sur un terrain de plusieurs centaines de mètres carrés, à proximité du P.C., les infirmiers de service et les hommes de deux patrouilles relevant de lui transportèrent sur des civières, qu'ils posaient sur le sol faute de mieux, des soldats meurtris, ensanglantés, certains muets, inconscients, certains hurlant de douleur.

Ce fut une bien rude journée. Le calme ne revint qu'après neuf heures du soir.

Le chien avait disparu pendant le bombardement. Franz s'en félicitait presque.

« Il aura eu trop peur », songea-t-il, mais il se surprit à souhaiter qu'il ne fût pas mort.

Vers minuit, comme il fumait une dernière cigarette avant de s'allonger, il sentit une chaude présence contre sa jambe : le griffon, debout sur son arrière-train, lui tendait les pattes.

Sans quitter son alcôve, l'officier le caressa, lui jeta un morceau de sa ration de lard et l'envoya se coucher sous la petite table supportant la machine à écrire, dans une autre partie de l'abri de ciment.

« Sacré *bummler* (flâneur) » ! dit-il entre ses dents. Tiens ! si on t'appelait *Bummler,* tu l'as bien mérité, non ?

Les Allemands répondirent au tir de barrage des Anglais exactement vingt-quatre heures après. Sur un front de douze kilomètres dont Lens occupait le milieu, tout fut balayé, emporté, détruit, anéanti. Cependant, aucune progression ne fut signalée. Les Allemands étaient en fait à bout de souffle, privés de renforts, alors qu'« en face » les Américains accumulaient le matériel et doublaient le nombre de leurs unités. Puis les choses parurent se tasser, revenir pour ainsi dire à la normale.

À quelque temps de là, de fort mauvaises nouvelles pour Ludendorff parvinrent de localités situées plus à l'est, notamment de Noyon et du chemin des Dames. De son côté, le colonel, absent de son P.C. depuis trois jours, y remit les pieds.

— Ainsi, dit-il à Sticker en apercevant son griffon, vous avez adopté un chien ?

— C'est lui, mon colonel, qui m'a adopté.

— Comment ça ?

Et l'officier subalterne de raconter à son supérieur comment l'animal qui, sous la pluie, ressemblait à une chiffe mouillée, s'était attaché à ses pas. Le colonel et le lieutenant discutèrent ensuite de la situation militaire, dont le tableau n'était pas réjouissant, vu le nombre effarant des désertions. Puis l'officier supérieur s'éloigna pour regagner son blockhaus.

Le lendemain, à son réveil, Franz était seul. Il chercha Bummler afin de le nourrir mais ne le trouva point. S'adressant à Fritz :

— Tu ne l'aurais pas vu par hasard ? lui demanda-t-il.

— Non, mon lieutenant.

Ce ne fut pas avant le soir tombé que le griffon revint. Il n'était pas seul : il tenait un pigeon mort dans sa gueule. Franz se pencha et lui retira sans mal sa proie à plumes, dont la tête, écrabouillée par une balle, était encore sanglante. Alors il remarqua qu'un papier jaunâtre était enroulé autour d'une des pattes de l'oiseau. Il déroula le feuillet, jeta les yeux sur le texte et constata qu'il s'agissait d'un message codé.

S'étant mis à sa table de travail, il entreprit, à l'aide de ses grilles, de le décoder. Il était long d'une quinzaine de lignes. Ce travail dura au moins trois heures. Franz le termina tard dans la nuit. Rétabli en clair, le message en question, qui provenait du grand état-major allié, concernait les chefs d'unités britanniques, canadiennes et américaines combattant entre Ypres et Amiens. On les prévenait que le jour même, à 15 heures, trois cents avions de chasse attaqueraient en rase-mottes les forces allemandes sur dix kilomètres. Cette attaque aérienne, expliquait-on, serait suivie, sur la même ligne de front, d'une offensive mettant à contribution cent cinquante chars de combat et vingt bataillons. En somme, des informations secrètes, devant être communiquées par des alliés à d'autres alliés, étaient maintenant entre les mains de l'ennemi, parce qu'un chien avait trouvé bon de ramener au logis de son maître le corps d'un pigeon voyageur abattu par on ne savait qui.

Après avoir vérifié chaque chiffre, chaque mot, chaque détail de son décodage, le lieutenant Sticker se lève, prend son chien dans ses bras, le couvre de baisers, le caresse vivement et le pose par terre. La joie le suffoque presque ; il a l'impression qu'une boule de billard veut entrer dans sa gorge. Sans prendre le temps de revêtir sa tunique, il se précipite chez le colonel, qui loge, comme on le sait, dans un fortin voisin. Il le réveille, lui montre le texte qu'il vient de déchiffrer et de traduire en allemand. Le colonel, tout en s'habillant, relit le message et saisit son téléphone. Il alerte le divisionnaire, qui communique la nouvelle au G.Q.G.

À l'aube, les troupes allemandes, dont les rangs, au beau milieu de 1918, étaient trop dégarnis pour faire face à la musique tonitruante qui s'annonçait, reçurent l'ordre de se replier de seize kilomètres, vers la ligne Hindenburg, entre les secteurs d'Ypres et d'Amiens. Ce mouvement, exécuté avec un ensemble et une discrétion absolus, épargna des milliers de vies.

À 15 heures, les avions alliés survolèrent des tranchées désertes et inondées, où bien des chars s'enlisèrent.

Un jour de décembre 1918, le lieutenant Franz Sticker descendit à la gare d'Erfurt, où l'attendaient ses vieux parents, heureux de le revoir au terme d'une absence de trente mois.

Après les épanchements d'usage, la mère de Franz lui dit, ayant avisé un chien gris sombre qui le suivait de près :

— Mais tu n'es pas seul, Franz ?

— Non, mère,

— Tu n'as pas, j'espère, l'intention d'amener ça à la maison ?

— Oui, mère, j'ai justement l'intention de le faire. Ce que vous appelez ça s'appelle en vérité Bummler. Je vous raconterai son histoire.

— Comme il est laid, mon garçon ! N'aurais-tu pas pu choisir un loulou de Poméranie ?

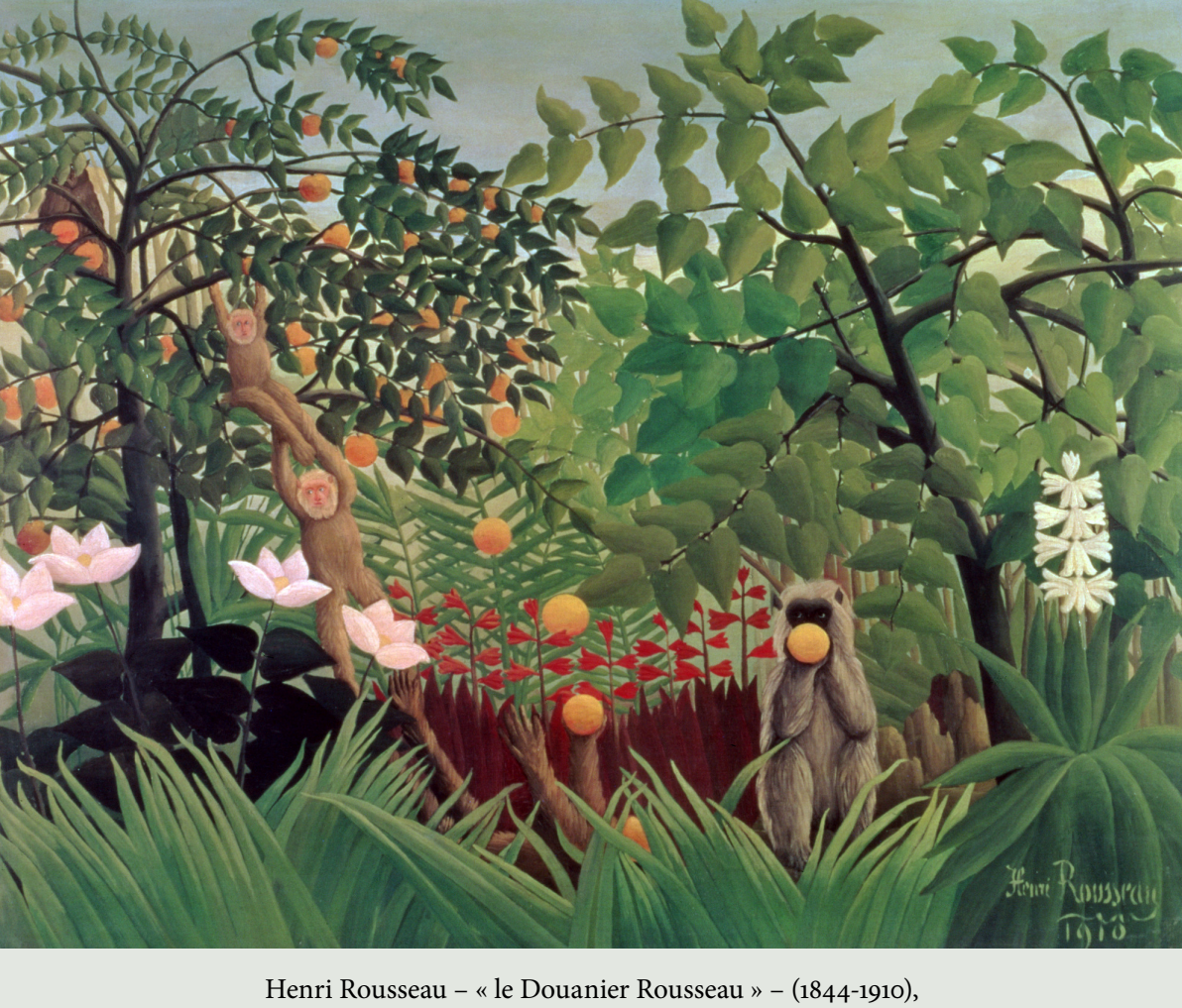
VARIATIONS SUR DES AIRS ANCIENS

Un prêté pour un rendu

D'après une fable chinoise intitulée
Comment les fouines souhaitent la bonne année aux poules.

Ne dirait-on pas que certains gallinacés ont la tête trop petite, par rapport au reste du corps, pour penser selon la droite raison ?

Un coq fiévreux, mal en point, alla se coucher sur le pré plutôt que de rentrer, comme tous les soirs,



Henri Rousseau – « le Douanier Rousseau » – (1844-1910),
Paysage exotique (1910), Norton Simon Museum, Pasadena, États-Unis.

dans la basse-cour où il se serait retrouvé parmi les siens.

Tout le monde le sait, les noctambules sont légion chez les animaux sauvages. Ils se répandent la nuit venue dans les buissons, montent dans les arbres, s'insinuent dans les caches, retournent la terre des trous au fond desquels dorment les petits de cent espèces, enfin s'unissent lors de cérémonies passablement bruyantes.

La fouine fait justement partie de la gent quantecoucheratu. Toutefois, très individualiste, elle préfère chasser en solitaire. Et ce soir-là, elle quitta sa maison vers minuit, comme la pleine lune éclairait toutes choses aux alentours, y compris notre coq malade, qui ne pouvait plus fermer l'œil. Mais, tout insomniaque qu'il ait alors été, il ne vit point la fouine, qui l'attaqua par derrière, le tua, l'emporta chez elle et le partagea, sans en faire la moindre réserve, avec sa petite famille.

La poule sortit du poulailler au point du jour, suivie de ses poussins. Surprise du silence inhabituel qui régnait partout, n'ayant pas encore entendu le cocorico chétif de son mari, elle fit quelques pas vers une borne indiquant la limite du champ voisin. Elle aperçut alors, tout près de l'imposante pierre, un tas d'os auxquels n'adhérait plus le plus petit morceau de chair ; l'odeur familière qui s'en dégageait la plongea dans l'affliction la plus complète : elle comprit que désormais elle serait veuve. Le coq venait d'être mangé par la fouine. C'était la seule explication plausible, la seule compatible avec l'odeur caractéristique qu'elle avait humée très souvent, celle de la fouine, puisque ce carnivore au corps effilé et à l'âme sanguinaire était le seul prédateur à vivre dans ce coin de campagne.

Quand la vieille poule eut séché ses larmes, elle prit à part chacun de ses poussins et lui représenta le danger que les fouines constituaient pour lui : il ne devait jamais quitter sa mère pour aller picorer hors de la basse-cour, et même sur cette aire ne devait-il jamais la perdre de vue afin de pouvoir se réfugier sous ses ailes le cas échéant. Malheureusement, toutes les précautions prises par la couveuse, toutes ses recommandations furent inutiles. Quelques jours plus tard, en effet, la fouine lui vola un poulet dont elle se fit un festin.

Par suite de ces deux tragédies – la fin abominable du coq et celle du poulet – la vieille poule connut les angoisses de la dépression mentale. D'un bout à l'autre du poulailler elle allait, sans caqueter ni glousser, marchant comme une moniale qui prie sur le préau d'un cloître.

Puis le temps, médecin de tant de maux, guérit la pauvre mère, qui retrouva son équilibre et son calme. Enfin elle put songer à sa vengeance.

Or, n'avait-elle pas naguère obligé grandement une aigle du voisinage en retrouvant indemne son aiglonne tombée dans un champ de maïs pour avoir trop tôt essayé ses ailes ? C'est pourquoi, de plus en plus ivre de fureur à la pensée des crimes de sa voisine, elle prit contact avec la puissante amie, à qui elle conta ses malheurs.

L'aigle, naturellement reconnaissante, ne demandant pas mieux que de s'acquitter d'une vieille dette, épia donc pendant des jours, de l'aube au crépuscule et souvent jusque tard dans la nuit, les allées et venues de la fouine. Pour attirer celle-ci hors de son terrier, la poule, de concert avec le rapace, usa d'un stratagème digne d'un héros de Troie. Elle attendit le coup de minuit et partit alors, suivie d'un de ses poussins, dans la direction du pré, au centre duquel elle s'arrêta court, tout en permettant au petit de la dépasser et de s'éloigner d'elle.

La fouine, témoin de ces manœuvres étonnantes mais ignorant leur sens, ne put que succomber à la tentation de s'avancer à découvert, dans le dessein de s'offrir un morceau de choix. L'aigle, du haut d'un rocher coiffé de fourrés qui la dérobaient à la vue, suivait du regard le quadrupède avec le plus vif intérêt, jusqu'au moment où elle fondit sur lui et l'emporta dans son aire.

La poule acheva sa victoire de la manière la plus vengeresse qui fût et qu'elle appela un prêté pour un rendu. Étant entrée dans le terrier de la fouine, elle creva les yeux aux deux petits mammifères qui en occupaient le fond.

L'Âne et le Tigre

D'après un conte chinois.

ÉTAIT-CE UN SATISFECIT que s'étaient autrefois donné les habitants du Gui Zhou ? toujours est-il que cette province avait la réputation enviable d'être sans ânes, ce que de nos jours on ne saurait affirmer d'aucun des quelque cent soixante pays qui forment les Nations unies.

Il faut, paraît-il, attribuer à des marchands d'épices l'introduction de cet ongulé dans le midi de la Chine. Ils y en emmenèrent un spécimen unique, encore que ce fût par hasard et non de propos délibéré. Car ces riches négociants, venus de très loin dans l'Est, d'aussi loin que le Shantong peut l'être de la Birmanie, avaient traversé presque tout l'empire du milieu lorsque, par la faute d'un convoyeur distrait, ils perdirent leur âne. Sans demander son reste, l'aliboron quitta la caravane et foula bientôt le sol du Gui Zhou, où l'herbe abondait au pied des monts Yu Wou Shan. Là, il put brouter tout son soûl, s'allonger au soleil, étancher sa soif dans la rivière Wou.

Il resta seul pendant trois jours, sans se plaindre. Il rêva bien d'une ânesse qu'il avait connue avant que les marchands d'épices ne lui passent le licol et ne le forcent à les suivre ; mais, la liberté que donne le célibat étant sans prix, il se consolait vite de l'absence d'une compagne.

Au bout de ces trois jours, alors qu'il scrutait l'horizon en se demandant si le beau temps allait continuer, il vit une forme bizarre, un animal étrange descendre de la montagne et venir à lui. Cela ressemblait à un gros chat qui aurait par plaisanterie revêtu la robe d'un zèbre.

Comme l'âne voyait ce félin pour la pour la première fois, il tenta de deviner ses intentions et, ne sachant trop à quoi s'en tenir, se mit à piaffer et à braire. L'autre – tout le monde aura reconnu le tigre en lui – ne savait pas non plus à qui il aurait à faire. Jamais jusqu'à présent il n'avait rencontré d'âne. Le solipède, piaffant et criant toujours, faisait un tel boucan que le tigre, jeune et sans expérience, crut plus sage de battre en retraite. À ses yeux jaunes comme l'or, la bête au longues oreilles parut un peu trop grosse ; et, malgré son appétit vorace, il pensa qu'il valait mieux se retirer, quitte à revenir après avoir mieux observé le monstre.

Le jeune tigre fit donc selon ses souhaits. D'une semaine à l'autre, un jour sur sept, il sortait de ces petits bois qui sont comme la chevelure des montagnes, et il regardait brouter l'âne, tout en se rapprochant un peu plus de lui, d'une fois à l'autre.

Ils furent enfin à portée de voix.

— Qui es-tu ? demanda brutalement le rayé à l'inconnu.

— Je suis le cousin du mulet, du cheval et du zèbre, répondit l'interrogé avec douceur. Et vous ?

— Ma famille, répondit le gros chat tout en marchant avec prudence vers celui que déjà il regardait comme une proie, est la plus célèbre de l'Asie et la plus redoutable ; elle se nomme Panthera tigris.

— Pardonnez-moi, je n'en ai jamais entendu parler.

— Qu'à cela ne tienne ! Que fais-tu dans cette vallée ?

— Je mange, je dors, je me promène ou m'allonge au soleil.

— À la bonne heure ! s'exclama non sans sourire le jeune fauve, qui s'avançait, avec de moins en moins de lenteur, vers celui qui, dans un instant, croyait-il, se transformerait en gibier, puis en réserve de viande. Ignores-tu, pauvre crétin, que par ta seule présence tu violes mon territoire et que de tels crimes se paient de la vie ?

Le tigre était maintenant tout près de l'âne, qui vit un éclair dans ses yeux et entendit un feulement à faire frissonner tous les paysans de la région.

La bête féroce se ramassa sur elle-même et bondit sur l'animal domestique, qui dans une puissante ruade lui envoya ses sabots en plein dans la gueule. Un cri de douleur sortit de la gorge du fauve et du sang coula par terre. Il s'éloigna vite pour ne pas dire qu'il se sauva, les canines brisées et la mâchoire supérieure fracturée.

De retour dans son repaire, il se fit cette réflexion qu'il aurait dû se faire avant d'asticoter plus fort que lui : jeune nous croyons toujours avoir assez d'expérience quand, dans tous les cas, il nous en faudrait au moins deux fois plus.

L'Ourse et le Saumon

LA FIN DE L'HIVER ramène les ours sur les bords de la rivière poissonneuse. Les mâles y font la loi, comme presque partout ailleurs dans l'ordre des mammifères. Les plus gros, les plus forts – la nature ne variant guère sur ce point – imposent leur volonté notamment quant au partage de la nourriture. Chez les plantigrades, les plus musclés mangent à leur faim ; les autres...

De retour au cours d'eau nourricier, que font donc les ours tôt le printemps ? Les mâles en occupent d'autorité les meilleurs endroits, les plus étroits, ceux où la concentration du saumon sera par suite la plus forte.

Cette année, cependant, un fait nouveau est venu bouleverser les esprits et changer l'ordre des choses. À leur étonnement, les gros ours ont vu, non du reste sans colère, arriver sur leurs lieux de prédilection une ourse et ses deux oursons ! À l'irritation, à l'indignation succéda bientôt chez eux la crainte. Car ils n'osaient bouger, ils n'osaient se lancer à la poursuite des importuns ainsi qu'ils avaient coutume de le faire dans des circonstances analogues. Il était pourtant évident que l'ourse et ses petits venaient eux aussi pratiquer la pêche au saumon. Alors, à quoi rimait la stupéfaction des gros mâles ? Que signifiait leur irritation ? Et surtout que craignaient-ils, eux qui n'avaient eu jusqu'à présent peur de rien ?

La raison d'une conduite si étrange était fort simple. L'ourse qu'ils voyaient venir à eux n'était pas une ourse ordinaire. Son poids devait être énorme, non moins considérable que celui d'un ours blanc, donc il devait être de six cents kilos ou davantage. C'était une bête géante, une curiosité de la nature. Et normalement, nous croyons l'avoir déjà dit, le plus costaud de la harde aurait dû chasser l'importune et sa petite famille. Mais, sans demander à personne la permission, le fauve monstrueux s'amène, suivi de ses rejetons, eux-mêmes de la taille d'un grizzly adulte, et tous les trois s'installent sur la rive, au-dessus du rétrécissement le plus important, et tout de suite ils se mettent à pêcher, et tout de suite ils attrapent des poissons qu'ils dégustent sur place.

Un saumon de cinq ans nageait à contre-courant vers ses sources natales pour y pondre et perpétuer ainsi son espèce. Il croisait ce faisant moult tacons, saumoneaux et autres *smolts,* qui n'avaient quitté l'océan qu'afin de prendre de l'exercice en remontant, sur deux cents mètres à peine, la rivière tenue par l'ourse géante et ses marmousets. Les jeunes saumons disaient à leur aîné, dès qu'il pouvait les entendre, combien il était dangereux, ce jour là, de vouloir retrouver ses sources. Mais le poisson mûr ne l'entendait pas de cette ouïe. Seul son courage le guidait. Il aperçut bientôt l'ourse et ses petits (façon de parler). « Ô Neptune ! soupira-t-il, comme la rivière est étroite ! Que puis-je faire ? Ces bandits vont me manger si tu ne m'inspires aucune idée ! » Il était maintenant très près des trois ours dont chacun était en train de bâfrer. Tout à coup la mère abandonne sa proie pour tenter de saisir, avec une patte, le saumon téméraire. « Il ne me reste plus qu'à sauter par-dessus la tête de ces gens-là », se dit-il ; et, joignant le geste à la parole, il se contracte et, d'un puissant effort des reins, bondit loin en amont. Seulement, au lieu de retomber dans l'eau, comme il croyait pouvoir le faire, il retombe sur la terre ferme. L'ourse l'a vu. Elle court aussitôt dans sa direction. « Ce serait trop bête », pense-t-il en entendant retentir les pas lourds sur le sol. Comme l'ourse allait le prendre dans ses griffes, il se replie avec force, bondit très haut et, cette fois, retombe dans la rivière étroite, au grand dépit du carnivore, qui doit se contenter de gronder.

Johann Hradek
ou l'Hérésiarque et le Lemming

SES RUES DÉSERTES et plus sombres que jamais par cette nuit de février, Londres frissonnait sous la pluie. Le vent, soufflant en rafales, semblait pousser l'averse sur la place du Marché toujours enveloppée, depuis quatre heures de l'après-midi, d'une fumée noire s'échappant des restes d'une immense pile de bois en partie devenue charbon. Sur ces monceaux sans nom, sur cet amas ligneux se dressait un pièce de charpente à laquelle était attachée une ombre, une forme humaine : le corps calciné d'un supplicié dont nul n'eût osé s'approcher, car cet homme avait été, du moins le croyait-on, puni du crime d'athéisme, inexpiable même dans les flammes du bûcher, vestibule de l'enfer. La chambre ardente anglicane avait même interdit de prier pour son âme.

On avait toutes les raisons de le croire mort et pourtant il ne l'était pas. Par quel miracle était-il encore en vie ? Tout ce que l'on peut affirmer, c'est que jadis comme naguère, il était extrêmement rare que le Ciel fît un miracle en faveur d'un hérétique. Le feu l'avait donc épargné sans que personne s'en rendît compte. Son corps n'était point brûlé, il était simplement noir de suie. Selon l'usage, le bourreau avait promis au malheureux, après l'avoir ligoté, que, son heure venue, lorsque le brasier commencerait à lui roussir le poil des jambes, il lui ferait la grâce de l'occire par étranglement, afin de le soustraire au supplice de la fournaise.

Or, quelques secondes après que les premiers brandons furent lancés contre les fagots, alors que sur la place grouillante de chrétiens la populace criait : « À mort les sans-Dieu ! » des nuées se formèrent, semblables à des vastes entonnoirs tourbillonnants, crevèrent ensuite, inondant tout, enfin la bise se leva dans toute sa force pour s'abattre sur la ville comme un vautour sur une charogne.

En un instant, la place du Marché se vida. Les milliers de curieux, ecclésiastiques, négociants, épiciers, maréchaux-ferrants, armateurs, changeurs, femmes de charge, matelots, filles, seigneurs et gentes dames, venus assister à l'exécution, en quittèrent en toute hâte les lieux.

Le feu, nourri par le vent, s'était étendu à l'ensemble du bûcher, mais les flammes, poussées vers le sud, ne parvenaient pas à gagner le centre, où le condamné attendait sa fin, enjoignant au bourreau, par ses cris, ses blasphèmes, de venir en courant lui donner la mort. L'exécuteur des hautes œuvres avait en réalité cherché, par deux fois, à remonter sur le faisceau de branchages pour y remplir sa promesse. Mais la fumée trop épaisse l'en avait empêché. Finalement, il avait fait comme tout le monde : il était rentré chez lui pour se changer.

Dans les maison, dans l'église voisine de la place, dans les familles, surtout chez celles dont les membres avaient vu de près le supplicié, partout on le tenait pour mort. Et l'on n'attendait plus que les vigiles, maintenant que la nuit était complète, emportent ses restes en vue de les jeter dans la décharge publique.

A peine restait-il de la braise encore incandescente dans les foyers ; quant aux chandelles, elles étaient depuis longtemps mouchées dans toutes les maisons.

Un curieux, debout sous un porche, vit une bête plutôt petite, dont il n'aurait su dire s'il s'agissait d'un rat ou d'un campagnol, traverser la place à toutes jambes, sauter sur le bûcher à demi effondré, puis grimper dans le poteau contre lequel l'impie était toujours fortement lié même si la pluie torrentielle, qui venait de cesser, avait ramolli et détendu les fibres de ses liens tachés de sang. L'animal, un lemming guère plus gros qu'un mulot, se mit, avant de la ronger, à lécher la corde sanguinolente entourant les poignets du martyr, qui sentait depuis peu vibrer le poteau. « C'est toi, Josué ? » dit-il, s'adressant au rongeur qui l'accompagnait partout, qu'il transportait dans ses poches ou dans ses bagages et que le brasier avait tenu à distance.

L'homme, se sentant enfin libéré, agita les mains et les bras. Il éprouva d'abord une forte envie de tousser, puis il ressentit une telle soif qu'il se crut fiévreux. Il se retint de tousser pour n'attirer point l'attention et, ayant quitté l'amoncellement de bois calciné où il avait pensé périr, il but longuement à un abreuvoir qui se trouvait dans un angle de la place. Ensuite il se glissa, suivi de son lemming, le long des rues et des venelles du quartier, et pénétra dans une écurie déserte, où il s'étendit sur de la paille. Il se réjouit sur le moment de sa bonne fortune et caressa le petit rongeur à qui il la devait. Mais son aventure, on s'en doute, n'était pas terminée.

Johann Hradek naquit en Bohème au milieu du XVI^{e} siècle, époque où proliféraient les sectes, tandis que les religions se faisaient la guerre en Allemagne, en Angleterre et en France. Il était issu d'une famille de militaires du côté paternel et, du côté maternel, d'une famille de tapissiers d'art dont la maison de commerce existait depuis près de cent ans. À sa naissance, son père commandait une garnison à quarante lieues de Prague. En se rendant à la cérémonie du baptême, qui devait se dérouler à la cathédrale Saint-Guy, il fit une chute qui lui fracassa le bassin et une jambe ; il mourut de gangrène gazeuse quelques semaines après.

La mère de Johann guida ses premiers pas et s'occupa personnellement de son éducation jusqu'à l'âge de sept ans. Alors elle confia son fils à son frère Pavel, chef de paroisse à Brno. Ce prêtre humaniste pourrait être considéré comme un de ces fameux « hommes de la Renaissance » dont Alexis Carrel, quatre cents ans plus tard, parlerait avec admiration. Il avait tout de l'éducateur : l'intuition sûre, le raisonnement juste et un esprit pénétrant. En peu d'années il sut former son élève.

Johann était un enfant choyé de la nature au point de vue intellectuel. Il eut vite fait d'apprendre le latin, le grec, l'arabe classique, et de maîtriser sa langue maternelle, l'allemand. À quatorze ans, auteur d'un court traité d'algèbre, il rédige un commentaire de soixante pages sur l'*Arithmetica,* de Diophante d'Alexandrie. Mais, à seize ans, il abandonne l'étude des lettres et des sciences pour se tourner vers celle de la théologie. Ce garçon, curieusement, n'a pas de vie sentimentale. Il aime bien les jeunes filles, il en connaît plusieurs mais passe peu de temps avec chacune. La seule passion qu'on lui sache est l'amour des animaux, sentiment qu'il s'est découvert et qu'il a entretenu du jour où sa mère, voulant le récompenser de sa bonne conduite, l'emmena voir en ville un spectacle de montreurs d'ours et de chiens savants. Les pièces qu'il fréquente dans la maison paternelle ressemble à une ménagerie : ici vivent un perroquet et une perruche qui s'appellent Plotin et Plotine ; là un lemming, Josué, et un hamster, Parménide ; ailleurs un chien à poil ras, Pythagore, et deux chats de gouttière, Socrate et Xanthippe. Il soigne lui-même tout ce beau monde, s'occupe de la toilette de chacun car il ne saurait souffrir la malpropreté, prélève sur ses repas les meilleurs morceaux et les distribue sous la table aux plus méritants. De plus, il autorise ses animaux à coucher à tour de rôle avec lui, dans son lit. Et, comme il adore plaisanter, s'il se trouve, par exemple dans sa famille, à table, en présence de lointains cousins et, à plus forte raison, de parfaits inconnus, il leur déclare sans broncher : « La nuit dernière, j'ai couché avec Plotine », ou : « Avant-hier, j'ai couché avec Socrate, quelle douceur, mes amis ! » Et il s'amuse alors à voir s'allonger leur tronche.

À dix-neuf ans, il est maître de théologie, discipline qu'il enseigne d'après saint Thomas d'abord. Deux ans plus tard il fait paraître, avec toutes les précautions voulues (déclaration liminaire, note explicative, préface et postface) un essai à la manière de Montaigne intitulé *De divinisatione hominis* (la divinisation de l'homme). Pourquoi, justement, tant de précautions ?

Quelques-uns de ses étudiants, avant la publication de l'ouvrage, avaient trouvé l'enseignement de Johann Hradek peu orthodoxe, et ils en avertirent l'ordinaire, c'est-à-dire l'autorité ecclésiastique diocésaine. Sans fermer les yeux pour autant, celle-ci décida de surseoir à toute mesure coercitive avant la parution de l'essai. À Prague, semblait dire l'ordinaire, on ne faisait à personne de procès d'intention. À Prague, on était libéral, beaucoup plus qu'en Italie, en France ou en Espagne.

Le livre parut donc. Il suscita presque aussitôt de vives réactions de la part des autorités religieuses, qui demandèrent la destruction de deux cents exemplaires sur les deux cent cinq parus, ces cinq derniers devant servir à l'ouverture d'une information devant les premières instances de l'Inquisition.

Hradek avait écrit entre autres choses : « Le christianisme est le plus parfait aboutissement de la divinisation de l'homme »... « Le Christ n'est pas Dieu. C'est un homme qu'une partie de l'humanité a divinisé pour qu'il la protège contre le mal. »... « L'homme, né dans la crainte de tout et ressentant un besoin constant de protection, a inventé la toute-puissance du Père, du Fils et de l'Esprit, pour se rassurer. Ainsi, quand il lève les yeux au ciel, est-il certain qu'il s'y trouve Quelqu'un veillant sur lui, certitude que l'on nomme la foi. »

Menacé par le bras séculier d'arrestation et d'écrou, l'auteur de ces propos n'eut que le temps de fuir sous les traits d'un mendiant, n'emportant, vêtu de sa tunique et d'une vieille robe de bure, qu'un baluchon dans lequel se trouvaient son pécule et Josué, son lemming.

Huit jours après sa fuite, la maréchaussée l'arrête à Vienne pour vagabondage. Il est aussitôt reconnu par un ancien étudiant en théologie, qui le dénonce.

Assis sur un tabouret, derrière les barreaux, Johann attend les événements. Il demande à son gardien de lâcher son lemming dans la nature, autrement la bête mourra de faim. Le gardien acquiesce à la demande du détenu, moyennant finance.

La cause de l'hérétique est déférée à une cour ecclésiastique, qui donne à l'accusé le choix entre un procès en bonne et due forme, dont il ne peut sortir que condamné à mort, et l'acte usuel d'amende honorable par lequel il abjure toutes ses erreurs, jure de ne plus écrire une ligne et renonce pour toujours à prendre la parole en public dans les débats d'ordre religieux. Naturellement, Johann choisit la seconde solution et, après un jeûne de deux semaines, il est relaxé. Josué n'a-t-il pas sitôt senti l'odeur de son maître, qu'il le rejoint sur le parvis de Saint-Étienne et trouve refuge au fond d'une de ses poches.

Une pérégrination commence alors pour notre philosophe ; elle le conduira de Vienne à Rome en passant par Bâle, Paris, Toulouse, Marseille et Bologne.

À Bâle, il a tenté de vivre en y donnant des leçons particulières d'arithmétique et de grec. Mais la tentation était forte de participer, à l'université, aux discussions sur la grâce et la prédestination. Il y cède à la fin, sous un déguisement qui le fait ressembler plus à un médecin qu'à un docteur en théologie. Il songe depuis peu à un traité sur les limites de l'Univers, et il recommence à écrire en attendant l'occasion de publier sans nom d'auteur ou sous un nom d'emprunt. Car chez lui tout est faux : il est tenu de vivre dans un mensonge perpétuel s'il veut rester en vie.

À la suite de séjours plus ou moins étouffants dans chacune des villes susmentionnées, il quitte Rome pour l'Angleterre, afin, pense-t-il, d'y respirer au moins une fois dans son existence un air de liberté.

Il fera l'expérience d'une tempête en mer dans le golfe de Gascogne, où il manque mourir d'une fièvre dont il est à peine remis quand il débarque à Douvres. Là, il doit chercher pendant toute une matinée son chouchou le lemming, qui, dans la cale, avait eu maille à partir avec des rats. Il le retrouve un peu défiguré et lui prodigue des soins qui le ramènent à la santé.

Johann, croyant les Anglais libéraux, leur fait confiance au point de donner des cours à Oxford. Il expose dans ces conférences ses opinions sur la personne du Christ et sur une conception du monde physique aussi révolutionnaire que celle de Copernic, mort trente ans plus tôt. Ses doctrines lui valent des adeptes parmi les étudiants. Or, on a beau être anglais et tolérant, on n'en doit pas moins réprimer l'athéisme et dénoncer les athées.

Informé trop tardivement, Johann Hradek n'a pas le temps de fuir. On l'arrête, on l'enferme, on lui applique la question. Sous l'effet de la douleur, il fait connaître son identité véritable et avoue tout, même qu'il a écrit un nouvel ouvrage dans lequel il cherche à démontrer que Marie, mère de Jésus, n'est pas morte vierge, contrairement à la croyance populaire.

Les autorités ecclésiastiques de Londres lui font un procès sommaire et le jugent comme hérésiarque, du fait de ses nombreux disciples. Il est condamné à mort.

La suite est connue jusqu'au moment où il se réfugie dans une écurie, non loin du marché central. Mais il ignore que la veille quelqu'un, debout sous un porche, l'a vu quitter les lieux de son supplice et gagner les rues avoisinantes avec une bête ressemblant à un mulot.

Ce quelqu'un, loyal sujet de sa Majesté, s'empressa d'alerter la police qui, peu de temps après, se saisissait de l'hérésiarque et le traduisait devant un tribunal inférieur.

Le juge chargé d'instruire la cause vit, dans les idées diaboliques de Hradek sur la vierge Marie, une allusion déplaisante à la souveraine régnante appelée souvent la reine vierge ; en foi de quoi il accusa l'impie de lèse-majesté et le condamna sans appel à la décapitation sur un pré dominant la Tamise. L'endroit, sinistre par sa destination (on y exécutait les traîtres et les assassins) était situé près de la forteresse appelée la Tour de Londres. Une foule, moins nombreuse que celle de la place du Marché, entourait le billot près duquel le bourreau, debout, tenait sa hache sur l'épaule.

Johann Hradek monta sans faiblir sur la plate-forme ; il se mit à l'entière disposition du bourreau, qui lui coupa une poignée de cheveux, lui délia les mains pour qu'il pût lui tendre une obole, les lui rattacha solidement, lui dit de se mettre à genoux, puis d'appuyer son visage contre la pièce de bois occupant le centre de l'échafaud.

Le coup de hache fut si puissant que la tête vola au-dessus de celles qui regardaient la scène du plus près possible. La foule fit ah ! Au même moment, un petit mammifère traversa le plancher déjà sanglant, se dirigeant vers le corps décapité et poussant de petits cris. La bête, comme affolée, parut un moment chercher son chemin, avant de trouver une issue vers le fleuve, de s'y jeter et de s'y noyer volontairement.

Comment Qin shi Huang di
dota la Chine d'une cavalerie ornementale

ENTRE LE MONT HUA, au sud, et le bourg de Tong Zhou Fu, au nord, coule d'ouest en est la rivière Wei, affluent du fleuve Jaune. Cette région est une vaste prairie où deux lacs de platine, l'un près de l'autre comme des jumeaux, étincellent le jour au soleil comme sous la pluie, et la nuit sous la lune. Or, voici deux mille deux cent douze ans, après la traversée du fleuve sur des embarcations de fortune, sans avoir à déplorer une seule perte de vie, les trois principaux corps de l'armée impériale, précédés de bannières rouges et d'étendards vieil or, marchaient en chantant sur Chang an, dernier

Henri Rousseau – « le Douanier Rousseau » – (1844-1910),
La Charmeuse de serpents (1907), Musée d'Orsay, Paris, France.

foyer de la rébellion. Sur les enseignes rutilantes étaient écrits des caractères tels que 忠实 (loyauté-pays). Ces troupes victorieuses emmenaient les cinq mille prisonniers qu'elles avaient faits trois jours plus tôt à l'issue d'une bataille des plus sanglantes. L'empereur, Qin shi Huang di, ne pouvait malgré sa clémence naturelle considérer ces captifs comme de purs étrangers, comme des envahisseurs vaincus, par exemple ; il ne pouvait absolument pas leur accorder les honneurs de la guerre même s'il l'avait voulu. Car ces gens-là étaient des rebelles, des sujets en révolte contre l'autorité de l'État : ils avaient contesté le pouvoir impérial par les armes. Il fallait leur infliger un châtiment exemplaire. L'empereur, premier du nom, ordonna donc qu'ils fussent enterrés vivants dans leur tenue de combat, seule concession possible de sa part à la fierté des vaincus. Mais ce genre d'inhumation bien particulier, plus fréquent qu'on ne le pense dans l'ancienne Chine, devait se faire suivant un rite bien précis.

D'abord, les prisonniers durent creuser leur fosse commune eux-mêmes, assez profondément du reste pour qu'un officier à cheval y soit enseveli sur sa monture, debout et non allongé, avec au moins six pieds de terre par-dessus la tête. Les travaux durèrent trois jours ; des milliers de tonnes de remblai furent ainsi accumulées de chaque côté de l'immense sillon, puis jetées sur les victimes. L'enterrement se fit sans un gémissement de leur part, le plus stoïquement du monde, sous la surveillance de tous les sergents de l'armée victorieuse.

Trente-deux générations plus tard, époque correspondant, si l'on veut, à notre haut Moyen Âge, on eut besoin d'espace pour embellir Chang an ; il fallait de nouveaux terrains pour y bâtir de nouveaux quartiers. Les pouvoirs publics embauchèrent des centaines de manœuvres, d'ouvriers, de terrassiers. Les entrepreneurs avaient consulté les archives, qui les renseignèrent sur l'emplacement d'anciennes sépultures, celles des prisonniers de Qin shi Huang di. Il fallut, pour les fondations, creuser beaucoup en raison de la friabilité du sol. Ainsi l'on arriva, grâce à cet effort collectif, à mettre au jour la fosse commune au fond de laquelle, selon les historiens, on ne verrait au mieux que des crânes et des tibias.

Ce que les ouvriers trouvèrent en fait tenait du miracle : c'étaient, changés en pierre, dans leurs uniformes de fantassins et de cavaliers, les cinq mille soldats et officiers enterrés vivants des siècles plus tôt.

Le monarque régnant, homme à chevaux et fanatique de l'équitation, se prit de passion pour les chevaux pétrifiés, à l'encolure courte et massive, à la crinière soignée et à la queue flexueuse. Il en fit installer vingt devant son palais d'été, tandis que les fantassins de pierre allaient former un second mur autour du même édifice. Puis, comme il aimait tellement cette race chevaline si robuste, il chargea plusieurs émissaires de se rendre dans les diverses provinces du vieil empire et de lui en rapporter une cinquantaine de spécimens pour sa garde personnelle. Ils allèrent partout mais n'en trouvèrent pas un seul. La race de ces puissants étalons était-elle éteinte ? Voyant cela, l'empereur convoqua dans sa capitale des artisans et des artistes, auxquels il demanda de fabriquer des réductions en bronze, en cinabre, en porphyre et en d'autres matières pour l'ornementation du pays tout entier. C'est de cette manière que, depuis lors, se sont multipliés ces magnifiques chevaux de Chine qu'on rencontre maintenant partout dans le monde, chez les antiquaires, dans les temples, les palais et même chez de simples particuliers.

L'Alevin et la Baleine

UN ALEVIN égaré dans la mer Atlantique disait à la baleine qui venait sur lui : « Madame, de grâce épargnez-moi, ne me mangez point ! » – « Te manger, mon petit ? repartit le cétacé, tu plaisantes ? J'observe depuis un mois un régime amaigrissant qui me mènera droit à la mort. Car j'aime mieux mourir de faim que de baigner le restant de mes jours dans cette soupe infecte, dans ce brouet couleur d'encre qui, pour faire bonne mesure, dégage un fumet de mazout. »

Et la dame de passer son chemin
Sans manger de plancton ni d'alevin.

FIN

Ma faune débridée,
recueil de Jean Tétreau,
paraît en édition posthume.

ISBN : 978-2-89816-520-7.
© Janine Tétreau et Vertiges éditeur, 2021
– 1521 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : quatrième trimestre 2021

L'ouvrage a fait l'objet d'une première édition
– en tirage limité à 100 exemplaires –
aux éditions Le Temps volé,
(dans la collection « à l'escole de l'escriptoire » 17),
à Montréal, en 2003.
ISBN : 978-2-921856-22-0

Lecturiels
www.lecturiels.org